

SOUDAN FRANCAIS

MISSION FOUTA DJALLON

CAPITAINE BRIQUELOT

DE DUBREKA A SIGUIRI

PAR TIMBO

CAMPAGNE 88-89

COMPOSITION ET ORGANISATION DE LA MISSION

La mission qui, aux termes des instructions de Mr. le Commandant Supérieur du Soudan Français devait d'une part remettre aux Almamys du Fouta Djallon les cadeaux à eux consentis au traité signé à Fougoumba le 30 Mars 1888 par le lieutenant Plat, d'autre part rechercher la route la meilleure et la plus directe pour se rendre de Dubréka au Niger vers Siguiri, s'organisa partie à St. Louis partie à Dakar.

Au départ elle composait de MM.

-Briquelot, Capitaine
d'Infirmerie de marine

-Aymerich de

-Crozat, Médecin de 2ème classe
de la Marine

-Moussa Mangoumbel, Adjudant au
64ème de ligne

Son personnel auxiliaire comprenait ; un indigène, ouvrier charpentier; sept conducteurs auxiliaires, quatre domestiques. Elle emmenait comme moyens de transport sept mulets dont quatre de selle. Comme ressources outre une somme de trois mille francs, elle emportait cinquante jours de vivres pour le personnel européen, et un petit assortiment d'outils. Malheureusement, il avait été impossible d'avoir le moindre instrument autre que les boussoles de poche, propriété des membres de la mission.

Embarquée le 18 Novembre sur le Mésange, la mission arrivait à Conakry le 23. Elle y trouvait un mulet et un âne appartenant au service du Soudan. Le 24, elle était à Dubréka où elle devait achever de s'organiser. Un âne trouvé au poste, un autre acheté quelques jours après complétèrent ses moyens de transport à huit ou dix mulets et trois ânes.

Dès que la mission avait été décidée, un courrier avait été renvoyé par les soins de la direction des affaires politiques à St. Louis, pour demander aux Almamys du Fouta Djallon d'envoyer une vingtaine de porteurs prendre à Dubréka les caisses contenant les cadeaux qui leur étaient destinés. Or non seulement les porteurs n'étaient pas arrivés, mais il n'était même pas certain que le courrier fut arrivé à destination: il ne fallait pas compter sur cette ressource.

Dès le premier jour de notre arrivée, nous nous mîmes en relation avec le roi de Dubréka pour en obtenir des porteurs. Les pourparlers furent longs: le roi se retranchait derrière les désastres de la dernière guerre qui avait dépeuplé et ruiné son pays. En réalité, il apporta dans toute cette affaire une grande force d'inertie doublée d'une forte dose de mauvaise volonté. Il lui fallut consulter ses ministres, rassembler les notables et tout cela nous fit perdre un temps considérable.

Entre temps, nous nous occupions de la réfection des caisses de cadeaux: il y en avait de toutes formes et de tous poids, quelques-unes pesaient jusqu'à 100 et même 120 kilos. Il fallait en faire des caisses transportables par un seul homme, ce travail nous occupa pendant cinq jours.

Le lendemain de notre arrivée à Dubréka, nous étions mis en relation avec un Malinké jouissant d'une grande confiance auprès de l'Almamy Ibrahim dont il était du reste le dioula. Mamadou Fofana avait quitté le Fouta depuis près de deux ans avec une cargaison de peaux et de caoutchouc appartenant en grande partie à Almamy Ibrahim, il y retournait avec une centaine de porteurs chargés de poudre: son départ avait eu lieu la veille de notre arrivée.

En nous parlant de ce personnage, Mr. Trebolet, négociant à Dubréka, nous dit qu'il avait envoyé un courrier le rejoindre et le prier de revenir à Dubréka. Mais au courant de notre mission, Mamadou Fofana promit de s'employer auprès des chefs Foulahs pour nous organiser des relais de porteurs dès que nous serions rentrés sur le territoire des Almamys. Nous nous chargions nous-mêmes de faire arriver tous nos bagages à la limite du pays Soussou.

Nous avions l'intention d'envoyer un courrier à Timbo pour prévenir les Almamys de notre départ de Dubréka et les inviter à envoyer des porteurs à notre rencontre: Mamadou Fofana voulut se charger de ce soin. Et il avait été impossible par la suite de savoir si ce courrier avait été envoyé. Mamadou Fofana l'a toujours affirmé et cependant le fait a été nié à Timbo et à Douhol-Fellah.

Pendant que le roi Balé-Siasa s'occupait de nous trouver des porteurs, nous prenions des renseignements sur les différentes routes qui conduisent de Dubréka au Fouta Djallon. Elles sont au nombre de trois. Deux de ces routes, celle dite du Bramayah remonte la vallée du fleuve et celle dite du Carriah, ont été suivies par Mr. Aubry Lecomte à son voyage de Mars 1888. La troisième intermédiaire se maintient presque constamment à égale distance des deux autres. Ces trois routes se réunissent à Koukoubou, à une petite journée de marche de la rive gauche du Konkouré. Des raisons de plusieurs ordres indiquaient la troisième, comme celle à prendre par la mission. D'abord et surtout, elle était inexplorée: d'autre part, les renseignements pris à Dubréka et à Corréra auprès des négociants et des chefs de caravane, la signalaient comme la plus fréquentée et de beaucoup, par les gens qui descendaient à la côte, sans que les obstacles qu'on y rencontrait fussent plus considérables que sur les deux autres. Les obstacles signalaient par M. Aubry Lecomte provenaient de la nature montueuse du pays, de la vigueur de la végétation: il nous avait presque dissuadé d'emmener des mulets ils ne pourraient se frayer un passage même déchargée à travers les enchevêtrements de lianes, de branches et de racines. Nous avons pu nous rendre compte, par la suite de l'exagération de ces renseignements, du moins pour la région que nous avons traversée. Pour le moment et comme il s'agissait seulement du choix d'une route à suivre, il était évident que les rivières coupées par la route du Bramayah coulant vers le Nord et le plus grand nombre de celles rencontrées sur la route du, portant leurs eaux vers le Sud, si on suivait une route intermédiaire, on devait rencontrer les plateaux d'où descendent ces rivières, ou au moins les franchir dans les parties supérieures de leurs cours à l'endroit où les difficultés devaient être les moins considérables. La mission suivait donc cette route pour se rendre au Fouta.

Le 4 décembre, le Roi Balé Sianous amena enfin les porteurs qu'il avait pu réunir, soit en tout vingt quatre. Depuis longtemps, les négociants de Dubréka tenaient à notre disposition un certain nombre de leurs manœuvres de leurs factoreries qu'ils nous avaient obligeamment offerts. Dès notre arrivée, le concours des Européens établis à Dubréka nous fut assuré, c'est auprès d'eux que nous trouvâmes les renseignements les plus surs, comme nous eûmes bien des fois l'occasion de le constater. Pour le départ, Mr. Ohsé nous donnait 14 porteurs et un guide, Mr. Trébolet 6 porteurs, Mr Feyge 5 porteurs.

Pendant notre séjour forcé à Dubréka, nous étions allés jusqu'à Corréra pour nous mettre en relation avec le chef de ce pays, à notre passage, nous devions prendre chez lui une douzaine de porteurs. Nous avions loué un chaland pour le transport de nos bagages jusqu'à Corréra quoique prévenu, le 3 décembre que le départ aurait lieu le 9, le traitant noir ne put nous amener son chaland et nous dûmes nous mettre en route pour Dubréka avec nos porteurs chargés. Les bagages restant furent mis dans un canot prête par M. Roth de la Compagnie française de la Côte Occidentale de l'Afrique, avec lequel le docteur Crozat se rendit à Corréra.

Tous nos porteurs étaient engagés pour nous accompagner jusqu'à la frontière du Fouta. Outre que nous comptions en trouver d'autres dans ce pays, il eut été impossible de décider des soussous à entrer sur le territoire Foulah.

L'adjudant Mangoumbel, que plusieurs accès de fièvre avaient beaucoup fatigué, ne pouvait en ce moment se mettre en route et d'autre part, avec les moyens de transport tout à fait réduits dont nous disposions, nous ne pouvions songer à emmener avec nous dès le premier jour, un malade. Il fut laissé à Dubréka avec l'ordre de se rendre dès qu'il le pourrait à St. Louis à la disposition de M. le Commandant Supérieur des Troupes.

1ère PARTIE

DE DUBREKA AU FOUTA

1. DIVISION POLITIQUE ET ETAT DE LA REGION

De l'Atlantique au sud, la région est habitée exclusivement par des Soussous, qui y sont groupés en un grand nombre de petits Etats indépendants.

Le territoire annexé à notre colonie du Sénégal au mois d'Août dernier et qui a pris le nom de Dubréka, comprend l'ancien Kaloum et le Manéah, chef Balé, le pays de Corréra, chef Bamba Moussa, et encore sans chef. Ce territoire s'étend de chaque côté de la rivière de Dubréka jusqu'au Badi. On y a construit deux postes militaires un à Konakry, dans la presqu'île de Timbo, l'autre au village de Dubréka sur la rive gauche de la rivière et à 10 kilomètres de l'embouchure.

Le village de Dubréka, brûlé l'année dernière par les, se reconstruit en ce moment. En amont et en aval s'échelonnent les factories européennes. En remontant la rivière on trouve d'abord celle de la Compagnie française de la Côte Occidentale d'Afrique établie à Rockberry, puis celle de M. Feyge (Anglaise) à Tairé, celle de M. Ohsé (Anglaise) à Tempété et enfin celle de la maison Colin de Hambourg à Ingandé. Le commerce est actif à Dubréka, mais depuis que quelques traitants mettant à profit la navigabilité de la rivière sont venus s'installer à Corréra, ils absorbent la meilleure partie des affaires. L'avenir commercial des établissements de Dubréka se trouve menacé par cette situation nouvelle.

Les caravanes apportent surtout à la côte les boules de caoutchouc et des peaux brutes. Au cours du voyage je n'ai rencontré que quelques chargements d'ivoire. C'était de fort belles défenses faisant chacune la charge d'un homme, il m'a été fait aussi quelques offres d'or en anneaux ou en croissant mais en quantité restreinte, cet or vient soit du Bouré, soit du Ouassoulou. Au retour les caravanes emportent des toiles, de la verroterie, de l'ambre, des peignes à carder, divers ustensiles de cuisine et surtout du sel des armes de la poudre. Ce sel ne s'achète pas. Lorsqu'une caravane a terminé les échanges, il lui est donné en cadeau des sacs de sel en proportion de l'importance des affaires faites. C'est au sel blanc en poudre de provenance anglaise et coûtant rendu à Dubréka 1 f60 les 86 livres anglaises.

En rivière de Dubréka, colonie française, tout est anglais: toutes les affaires se traitent en anglais, les interprètes parlent l'anglais et le soussou, pas le français, on se sert de poids et de mesures anglaises, les factures sont rédigées en livres et shillings, quoiqu'on ne voit que fort peu de monnaie anglaise. Anglaises ou françaises, les maisons de commerce ne vendent absolument que de produits manufacturés anglais ou allemands, de même les peaux et le caoutchouc sont expédiés même par navires français rares à l'entrepôt de Liverpool. Les négociants français disent qu'il leur est impossible de prendre leurs marchandises en France, ils ne trouvent pas facilement ce qui leur convient et les prix ne leur permettraient pas de lutter avec les produits anglais.

L'Anglais a pénétré chez les indigènes à Dubréka et à Corréra, bon nombre de Soussous parlent un peu cette langue et presque tout un patois anglo-soussou. Tout le long de la route à l'intérieur et jusqu'au Fouta, les indigènes nous saluent en anglais le "good morning" est aussi connu des Soussous et des Foulahs que notre bonjour des Malinkés et des Bambarras.

La maison Ranvall et Fisher, de Manchester, a un service régulier de vapeurs entre Sierra Leone et le Rio Pongo, avec escale à Benty, Konakry et Dubréka.

Au-delà des territoires annexés, on rencontre sur la route du Fouta :

Le Bakou n qui s'étend du Bâvi à la limite du territoire de Moussaya;

Le Labaya avec le pays tributaire de béné au Nord-est jusqu'au Mayoukouré ;

Le Barign, entre le Mayoukouré et Koukouré.

Ce pays est indépendant et non pas tributaire des Almamys du Fouta, comme le dit Monsieur Aubry Lecomte.

Tous ces petits états Soussous avec lesquels depuis un an, nous avons des traités d'amitié et de protectorat, sont gouvernés par des chefs qui prennent le titre de roi. L'autorité de ces rois ne s'exerce effectivement que dans leur capitale; d'une façon générale leur influence est en raison directe de leur richesse et du nombre de leurs captifs et il se trouve que de ce côté ils n'occupent pas toujours la première place. Ils ne peuvent prendre une décision sans l'avis de leurs ministres et des anciens du pays réunis en une sorte de conseil. Chaque village a son chef dont la vassalité vis-à-vis du roi est loin d'être absolu. Les ordres y sont discutés et ne sont exécutés qu'autant qu'ils sont conformes aux intérêts et aux idées de tous.

L'étiquette est souveraine au pays Soussou et on n'approche pas comme on veut de la personne d'un rot ou même d'un simple chef de village. Il faut d'abord le faire prévenir de son arrivée et manifester le désir de lui rendre visite: c'est seulement lorsqu'on a reçu la réponse qu'on peut se mettre en route. A palabre doivent assister tous les ministres et les anciens du pays qu'il faut souvent attendre longtemps. Le nombre déjà respectable se grossit de tous les curieux qui veulent venir voir les blancs, de sorte que tout le village se trouve à peu près rassemblé.

Les salutations sont très longues et on n'est jamais quitte à moins d'une dizaine de bonjours (éniségué m'ba) dits par le chef et répétés en chœur par l'assistance. Il faut ensuite entendre un bon nombre respectable de phrases de ce genre. Le roi est bien content de nous voir, les vieux sont contents aussi: le pays est à vous, la route est libre et est à vous tout pour le plaisir de Dieu et le votre.

Tout cela ne nous arrivait que par l'intermédiaire de deux ou trois interprètes. Bien rarement le roi s'adressait directement à notre interprète ; quelque fois même il gardait un silence absolu laissant la parole au Premier ministre. Nous avons du reste trouvé le même usage au Fouta et jusque chez les Almamys c'est seulement dans les questions graves et lorsqu'il craignait d'être engagé malgré lui, que le roi prenait la parole lui-même, ou bien encore pour clore un palabre lorsque la discussion s'engageait sur un terrain qui ne lui convenait pas.

Après les salutations et explications du but de notre voyage, venaient de notre part des demandes d'achats de vivres ; on y répondait invariablement de la façon suivante: la guerre a ruiné le pays et on n'a pas pu semer l'année dernière, nous n'avons rien: "cependant le pays est à vous et nous ferons tout ce que nous pourrons". Il était impossible de sortir de là, si nous demandions des porteurs pour remplacer quelques malades, il n'y avait personne au village, tout le monde était à la campagne ou en caravane, tous ceux qui nous entouraient étaient des étrangers.

Une seule fois à Symbarayah, nous pûmes avoir deux porteurs. Ahmadou Koria, chef des Symbarayahs mérite du reste une mention particulière pour l'accueil qu'il fit à la mission. Il vint lui-même au campement, nous souhaite la bienvenue à l'arrivée et nous pûmes trouver chez lui, en quantité raisonnable du riz et surtout du mil dont nos animaux étaient privés depuis leur arrivée à Dubréka.

Il se rendait très bien compte du but de notre mission et déclara que sa réussite serait un gage de sécurité et de prospérité pour son pays.

Sur la rive droite du Konkouré on entre sur le territoire du Fouta Djallon. Le Soukély pays Soussou tributaire des Almamys s'étend du Konkouré à la rivière Kora. La province de Massy, de la rivière Kamasoko à Damboli qu'en fait encore partie.

La province de Timbo comprend toute la région des hautes vallées de la Falémé et du Bafing. Les villes de Fougoumba et de Bouria forment dans cette province deux gouvernements particuliers. Je rappellerai brièvement que le Fouta Djallon est gouverné par deux Almamys qui se succèdent tous les deux ans à la tête de leur pays. Le titre d'Almamy se transmet en ligne collatérale dans les deux familles des Alphaïa et des Soria. Les Alphaïa descendent de Karamoko Alpha grand marabout qui, le premier prêcha et fit la guerre sainte aux Diallonkés fétichistes. Les Soria descendent de Alpha Ibrahima à qui ses victoires sur les Diallonkés méritèrent le titre d'Almamy en 1789. Les anciens l'avaient surnommé Sory (matinal) d'où le nom de Soria donné à ses descendants. Almamy Ahmadou qui règne actuellement à Timbo est de la dynastie des Alphaïa.

Almamy Ibrahima appartient à la dynastie Soria. L'Almamy régnant est le chef de la province de Timbo, les rois ou gouverneurs des autres provinces sont des vassaux.

Chaque province compte deux familles souveraines qui se succèdent à la tête du gouvernement de la province, comme les Almamys à Timbo, en sorte qu'il y a partout un chef Soria et un chef Alphaïa.

Au Soukély, pays tributaire, cet ordre de choses n'existe pas, le chef qui est unique est nommé par le Gouverneur du Massy.

Les chers de Fougoumba et de Timbo descendent des deux frères Séri et Séidi de la famille des Siviankes, du Massina qui conduisirent les Foulahs dans leur odyssée et les gouvernèrent pendant longtemps à Fougoumba.

C'est delà que vient la grande influence de ces chefs: ceux de Fougoumba ont le pouvoir de ratifier l'élection des Almamys, ceux de Timbo ont la présidence du conseil des anciens. Ces deux familles sont représentées actuellement à Fougoumba par Alpha Allion descendant de Séri et à Timbo par Alpha Ousman descendant de Seidi.

II. VOYAGE A TRAVERS LE PAYS SOUSSOU

L'accueil fait à la mission au pays Soussou, n'était pas exempt d'une certaine méfiance malgré les protestations de dévouement qui nous étaient faites.

La répression du brigandage des Timenés au pays de Dubréka, au mois de mai précédent avait eu un grand retentissement à l'intérieur et avait enfin décidé les chefs à laisser la route libre aux caravanes et à ne plus leur imposer de taxes; ils s'en faisaient du reste grand honneur. De tous leurs actes, de leurs paroles surtout se dégageait comme une crainte vague que nos voyages fréquents chez eux ne finissent par nous amener à nous occuper de leurs affaires intérieures. Leur autorité croyait qu'ils en serait certainement diminuée. Nous n'avons négligé aucune occasion de les rassurer, essayant de leur faire comprendre que notre passage chez eux devait avoir pour conséquence d'y amener la paix et la prospérité, que nous ne souffririons, pas la présence de bandes de pillards là où nous avons des intérêts, et que loin de porter atteinte à leur autorité, nous étions bien plutôt disposés à l'appuyer pour leur permettre de se faire obéir et de réprimer les abus. Ces raisons étaient généralement bien accueillies à Katia, chez

le roi du Barigu, elles eurent moins de succès : on n'y semble pas très enthousiasmé de notre pénétration à l'intérieur. Le roi de Barigu, a la réputation de continuer à rançonner les caravanes et les garder chez lui, jusqu'à ce que, sous forme de cadeaux dont il indique lui-même la nature, il se soit fait payer un véritable droit de passage. Bien avant d'arriver chez lui, nous avons été prévenus de ce fait par des chefs de caravanes. Il n'eut pas l'air de goûter beaucoup notre théorie sur la liberté des routes, et quand il entendit traiter de brigandage déguisé, le fait d'obliger les caravanes de passage à offrir des cadeaux, il fit une grimace tout à fait significative.

La leçon du reste n'avait pas profité ; puisque le lendemain matin au moment du départ, il envoya à notre campement un de ses interprètes nous demander de l'argent pour qu'il put, disait-il, le montrer à ses sujets comme un témoignage du passage des blancs chez lui.

L'envoyé n'obtint qu'un refus motivé sur ce que cette demande constituait précisément le pillage déguisé contre lequel nous nous étions élevés la veille. Quoique ses prétentions se fussent à la fin bornées à une simple pièce de 5 francs (il en avait d'abord demandé 10) il dut s'en retourner les mains vides et tout ; nous étions heureusement en dehors du village, notre convoi était déjà en route et avant qu'ils fussent revenus de la stupeur que ne manquait pas de leur causer cet insuccès, nous avions de temps de faire du chemin. Nous ne nous en serions pas tirés à si bon compte si nous avions été campés dans le village, comme le roi voulait nous y obliger la veille ou seulement si nos porteurs n'avaient pas déjà été en route.

Ils n'auraient pas manqué de prendre partie pour le roi et auraient refusé de partir avant que nous n'ayons accédé à ses désirs. La question des cadeaux joue un grand rôle en pays Soussou

Bon gré mal gré, il faut se résoudre à en faire à tout chef chez qui on s'arrête. C'est du reste le seul moyen de se procurer des vivres: le chef envoie généralement la valeur de son cadeau en riz ou viande sur pied et puis c'est le signal pour les habitants du pays de venir trafiquer au campement. Sans cadeau au chef, on n'obtiendra rien de personne. Du reste les Soussous considèrent ce cadeau comme chose due: ils ont de nous l'idée de gens riches venus chez eux pour leur plus grand profit.

Le chef qui reçoit un cadeau, est obligé d'en donner une partie au moins aux notables du village aussi, n'aiment-ils pas qu'on montre ce qu'on leur offre, ils demandent généralement que le présent leur soit remis secrètement, de cette façon, ils peuvent en garder pour eux une plus grande part.

Pendant les dix jours que dura le trajet de Dubréka à Démokoulima nous eûmes le loisir d'étudier le caractère des Soussous, tous nos porteurs appartenant à cette race. Dès le premier jour, nous eûmes maille à partir avec eux. Au départ de Dubréka, le matin, j'avais distribué les rations de riz de la journée aussi, je fus bien étonné quand à l'arrivée à Corréra on vint me réclamer le repas du soir.

J'expliquai que je n'avais plus rien à donner puisque le matin la distribution avait été faite pour toute la journée. Sur cette grande protestation, ils prétendaient être traités comme dans les factoreries où on leur donnait leur nourriture deux fois par jour, ils parlaient déjà de retourner chez eux, il fallut céder à leur exigence, cela ne devait pas du reste nous gêner grandement par la suite, car nous n'avons jamais pu nous procurer des vivres d'avance, et nous attendions généralement d'avoir fait des achats pour faire la distribution.

Tout le long de la route, il aurait fallu s'arrêter dans chaque village pendant plusieurs heures: ils y avaient, disaient-ils, des parents et des amis à qui ils voulaient rendre visite. C'était alors des discussions interminables et énervantes qui nous faisaient perdre beaucoup de temps.

D'autres fois, ils étaient fatigués et voulaient se reposer, et un matin au Mayoukouré, ils refusèrent de partir; il ne fallut pas moins de deux heures pour les décider à se mettre en route.

Pendant la marche, il était absolument impossible d'obtenir une allure réglée: ils s'arrêtaient par petits groupes selon leur bon plaisir, et il nous fallait attendre qu'il leur plut de se remettre en route. Sur une parole un peu vive, ils parlaient aussitôt de retourner chez eux. Ils ne se faisaient pas faute de nous répéter sur tous les tons qu'ils étaient des hommes libres, que s'ils étaient venus avec nous, c'était pour faire plaisir à leurs chefs ou à leurs maîtres des factoreries, que le salaire leur importait peu, et ne les retiendrait pas s'ils étaient décidés à nous abandonner.

Généralement l'un de nous prenait la tête du convoi, les deux autres marchaient à la queue et il s'écoulait plus souvent deux heures entre l'arrivée de ces deux fractions au gîte. Tout service exceptionnel devait se payer à Moussaya, je dus donner quatre pièces d'étoffe pour obtenir d'une quinzaine de porteurs d'aller à la rencontre de nos mulets qui ne pouvaient marcher chargés à travers une série de véritables précipices. Le plus souvent, les porteurs marchaient sans s'occuper des mulets et dans les passages difficiles, regardaient tranquillement nos conducteurs auxiliaires faire le transbordement des chargements. Une seule fois à Koukoulou, ils vinrent en grand nombre et spontanément prendre les chargements des mulets et leur préparer ensuite un passage à travers les murailles rocheuses qui bordent les deux petits ravins qu'il faut traverser avant d'arriver au village. C'était précisément le jour où ils avaient refusé de partir du Nayoukouré: les interprètes leur avaient dit que j'étais fort en colère contre eux et que je signalerais leur conduite à Dubréka, ils voulaient probablement racheter leur faute. C'est donc avec un soulagement réel que nous nous séparâmes d'eux à Demokoulima. Nulle part au Soudan français, je n'avais prouvé autant de peine à conduire des indigènes. Il faut avec ces Soussous, une forte dose de patience, la rigueur n'aboutirait à rien qu'à la désertion.

III. VOYAGE A TRAVERS LE FOUTA DJALLON

Au pays Soussou, nous avons déjà vu presque tous les chefs et un grand nombre de leurs sujets pratiquer la religion musulmane. Le nombre de fidèles augmentait à mesure que nous approchions du Fouta. De l'autre côté de Konkouré, nous n'avons plus trouvé que des musulmans et maintenant c'était la ferveur religieuse dont nous pouvions constater les manifestations en avançant vers le centre de l'empire des Almamys. On ne peut mieux comparer le Fouta qu'à un vaste monastère où retentit jour et nuit l'appel à la prière. Les grands villages d'hommes libres prennent le nom de « Missidés » (mosquée), c'est là que le vendredi, accourent des campements et des petits groupes d'habitations voisins, tous les fidèles pour le Salam en commun: c'est un peu notre paroisse en France. Le vendredi, un chef ne reçoit ni ne rend de visite à moins de circonstance très grave. Quand l'heure de la prière arrive rien ne peut en détourner le Foulah ; toute occupation cessant, il fait consciencieusement son Salam et égrène son chapelet et cela avec la plus entière conviction et sans la moindre ostentation. Or tout bon

musulman doit faire six fois Salam, dans une journée, à 4 heures et à 7 heures du matin à 2 heures et à 4 à 6 et à 8 heures du soir.

Si au pays Soussou, on nous accueillit avec méfiance, au Fouta ce sentiment est devenu de l'antipathie à peine dissimulée. Et d'abord une grande déception nous attendait au Soukély. Nous avons toujours eu une confiance entière en la promesse de Mamadou Fafana de nous procurer des porteurs pour nous conduire jusqu'à Timbo. Lorsque nous le rejoignîmes à Démokoulima, nous nous aperçûmes bien vite, malgré son assurance, que son influence était loin d'être ce que nous l'avions cru jusqu'alors. Après nous avoir recommandé au roi de Soukely, il continua son voyage en nous promettant d'agir en notre faveur au Massy, à Bomboli, et à Fogoumba. En réalité, il pressentait notre insuccès et ne voulait pas en être témoin. Nous ne le revîmes plus du reste du voyage. Je crois qu'il était de bonne foi à Dubréka, il savait l'amitié de son maître pour les Français et il ignorait ce qui s'était passé au Fouta l'année précédente avec la mission du Lieutenant Plat.

Le roi du Soukely admit d'abord en principe qu'il devait nous donner des porteurs, puis lorsqu'il fallut s'exécuter, il nous dit que les chefs des villages voisins refusaient leur concours et lui-même prétendit qu'il ne pouvait rien sans l'ordre exprès des Almamys ou du moins de son suzerain immédiat, le gouverneur du Massy. Cet ordre obtenu, il se déroba encore et dit qu'après tout il ne relevait que de lui-même et n'obéissait à son suzerain qu'autant qu'il le voulait bien. C'était un refus catégorique. Rappelé à ses premières promesses, chef se contenta de sourire sans chercher seulement une excuse ou une raison quelconque de cette duplicité: être pris en flagrant délit de mensonge ne semble pas gênant pour un chef noir.

En vous refusant absolument tout ce que vous lui demandez, n'en continue pas moins à se dire très heureux de vous voir, à vous faire des protestations de dévouement, à vous assurer que vous êtes chez vous, que le pays et tout ce qu'il renferme est votre etc., c'est tout simplement exaspérant.

Cette manœuvre fut renouvelée à peu près exactement par le gouverneur du Massy. Après nous avoir donné un ordre écrit enjoignant au roi du Soukély de nous fournir les porteurs qui nous étaient nécessaires, après nous avoir promis son concours absolu, il finit par disparaître sans nous avoir rien donné. Une visite chez lui nous fit connaître ce dont nous nous doutions déjà.

Pressé de questions, son frère finit par nous dire qu'il ne fallait compter sur rien et que les Foulahs ne nous fourniraient pas de porteurs parce qu'ils ne voulaient pas être les premiers à introduire les français chez eux. L'ordre donné par le Gouverneur du Massy au roi du Soukély n'était qu'un trompe l'œil, en même temps qu'il remettait cet ordre au Capitaine Aymerich, il envoyait à Démokoulima un message pour dire qu'il ne fallait pas en tenir compte.

Plus nous avançons au Fouta et plus il nous était difficile d'obtenir des renseignements sur le pays. Quand nous demandions le nom d'un village, d'une rivière, d'une montagne, le village s'appelait invariablement "Missidé" "Massy" la rivière où la montagne n'avait pas de nom. Si nous n'insistions pas trop on nous donnait un nom quelconque, qu'il ne nous était pas possible de contrôler. Nous ne pouvons donc répondre d'une façon absolue de l'exactitude des noms par lesquels nous avons désigné des rivières et des villages d'une importance secondaire surtout au "Massy". Les preuves de mauvaise volonté ne nous manquaient pas: un enfant fut vivement réprimandé pour nous avoir donné le nom de son village : un jeune homme qui avait passé trois ans à Dubréka et qui nous conduisit à N'Diré par un chemin détourné, la montagne de Balady n'étant pas accessible à nos mulets, fut presque maltraité en notre présence pour ce fait. Une femme fit un jour cette réponse à notre interprète; "Tu me demandes le nom de ce village pour le dire au blanc qui l'écrira aussitôt sur son cahier, eh bien, je ne te le dirai pas". "La consigne était donc bien donnée et non moins bien observée, ce n'est qu'à force de ruse et par surprise que nous obtenions quelque chose. Du reste, il nous revenait de partout, de nos conversations avec les Dioulos, aussi bien que des paroles recueillies par notre interprète ou nos domestiques, que les Foulahs trouvaient que nous venions trop souvent dans leur pays. Ils croyaient généralement que nous étions venus pour préparer le chemin à une invasion imminente: de là le refus absolu de nous donner des renseignements et de nous aider en quoi que ce soit. La défiance était arrivée à ce point que nous nous ne pouvions ouvrir nos carnets sans exciter aussitôt des cris qu'il ne nous était pas possible d'interpréter en bien: il nous fallait attendre d'être seuls ou pas surveillés pour prendre des notes.

Etant donné le grand nombre de villages que nous trouvions sur les hauts plateaux et d'où affluait à notre suite toute une foule de curieux, cela ne manqua pas d'être quelque peu incommode pour nous.

Nous avons beau répéter sur tous les tons que nous n'étions que des messagers envoyés vers les Almamys pour les saluer et leur offrir des cadeaux au nom de notre gouvernement, que les Français ne demandaient qu'à vivre en paix avec eux, à traverser tranquillement leur pays pour se rendre au Niger, que loin de vouloir porter atteinte à l'autorité des chefs du pays, nous étions bien plus disposés à la soutenir, que nous n'aimions pas la guerre et que nous ne la faisons qu'à ceux qui nous attaquaient, on nous disait que nous parlions très bien, mais les dispositions à notre égard ne changeaient pas.

Nous n'excitons partout qu'un grand mouvement de curiosité chez les jeunes gens, les enfants et les femmes. De chaque campement, de chaque village de culture, ils accouraient en grand nombre sur notre passage et nous escortaient pendant plusieurs kilomètres. Dans les Missidés, l'accueil était beaucoup plus réservé.

A notre arrivée à Fougoumba, nous ne vîmes même personne et nous pûmes traverser toute la ville sans exciter la moindre curiosité. Lorsque le lendemain nous fîmes visite aux deux gouverneurs, ils nous firent des protestations d'amitié et de dévouement, mais tout cela était dit sans conviction et même avec gêne.

J'exposai aux gouverneurs la conduite des chefs du pays et généralement de tous les Foulahs à notre égard en ayant soin pour ménager leur susceptibilité de mesure à cette défiance et ce mauvais vouloir sur le compte du sentiment nouveau que faisait le premier passage des français chez eux. J'exprimai l'espoir que ce sentiment nouveau disparaîtrait certainement avec la fréquence de nos voyages, car nous avons un traité qui nous donnait le droit de traverser leur pays et nous entendions bien en profiter dans la plus large mesure ; ils y avaient du reste un grand avantage, ce serait pour eux une source de richesses et un débouché pour leurs nombreux troupeaux. Le Gouverneur actuel Alphaïa, ne répondit même pas et se tint dans des considérations générales, l'ancien Soria chercha à excuser les Foulahs en me disant que si j'avais envoyé de Dubréka un courrier à Timbo pour annoncer notre voyage et son but, l'Almamy régnant n'aurait pas manqué de donner des ordres pour le transport de nos bagages, de village en village, que c'était précisément ce manque d'ordres qui avait empêché les chefs de nous aider. Il ne me fut pas difficile de lui faire sentir combien peu fondées étaient ces raisons, puisque les Almamys avaient été prévenus de notre voyage par lettre du Gouverneur du Sénégal, lettre que nous avons su être arrivées à destination avant notre départ de Dubréka, et que d'autre part, Mamadou Fofana leur avait envoyé un messenger qui nous

avait vus, nous et les cadeaux que nous apportions. Il nia l'envoi du messenger de Mamadou Fofana et déclara n'avoir jamais entendu parler de la lettre du Gouverneur.

Un courrier qui arriva à Fougoumba le 12 janvier vint nous saluer de la part de Alpha Mamadou Paté, neveu d'Ibrahima et son successeur désigné nous fit la même déclaration.

Ni l'un ni l'autre des Gouverneurs ne nous rendit ni ne nous fit rendre notre visite: jusque là, aucun chef Foulah ne s'était encore affranchi de cette formalité. Nous nous étions fait précéder chez eux par notre interprète qui devait leur annoncer notre arrivée et leur demander une case pour nous loger. Ce ne fut pas sans discussion que cette case fut accordée, l'idée de ne pas nous recevoir et de nous faire camper à l'extérieur fut émise et soutenue. La case qu'on finit par nous accorder était à peine achevée, c'était à l'extrémité et en dehors de la ville près de la route de Timbo. Nous y vécûmes absolument isolés, notre campement n'étant visité que par quelques curieux et des gens venant nous vendre du riz, du mil ou des moutons. C'est à Fougoumba qu'eut lieu la distribution des cadeaux. Il ne nous était pas possible d'aller les porter à la résidence de chacun des destinataires, cette promenade nous eût pris trop de temps et exigé trop de manipulations de caisses. Le Capitaine Aymerich se rendit à Timbo et à Douhol Fellah annoncer notre arrivée et prier les Almams d'envoyer chercher à Fougoumba les caisses qui leur étaient destinées. La remise eût lieu le 15 janvier et le 16 la mission était en route pour Timbo.

IV. ENTREVUE AVEC ALMAMY MAMADOU

A Timbo où la mission arriva le 18 janvier, notre situation ne fût pas sensiblement modifiée, nous n'eûmes pas là encore, le chef du mystère qui semblait nous envelopper. Nous étions là dans un milieu qui dissimule à peine son antipathie pour nous. Il est avéré qu'Almamy Mamadou et tous les Alphaïas sont partisans de l'alliance anglaise, ils ne le cachent pas, et le fait nous a été certifié plus tard par Almamy Ibrahima lui-même.

Obéissant à leurs propres sentiments ou subissant Plutôt l'influence des émissaires anglais, les Alphaïas nous Prétend l'intention d'envahir le Fouta et de nous en emparer.

Alpha Ousman, président du conseil des anciens de Timbo est actuellement le chef le plus autorisé du parti Alphaia et le plus sérieux adversaire de l'influence française. Si ce parti ne répudie pas ouvertement notre alliance, ce n'est que grâce à la haute personnalité d'Almamy Ibrahima, à sa grande influence sur tous les Foulahs et un peu aussi à la puissance réelle du parti Soria.

Almamy Mamadou nous reçut le jour mémé de notre arrivée. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, à la figure commune, il semble très ennuyé, toute sa personne est affaissée et porte des traces évidentes de fatigue physique. Je voulus savoir de lui le mobile de la conduite des Foulahs à notre égard. Il ne me répondit pas directement et je dus insister pour savoir enfin quelque chose. Un des assistants nous fit alors un long discours duquel se dégagait à peu près ceci: "Les Foulahs tiennent par-dessus tout à l'inviolabilité de leur territoire, ils veulent bien laisser traverser leur pays par nos commerçants pas par nos soldats, ils craignent qu'il n'y ait là une source de petits conflits où leur autorité se heurtera à la volonté de nos chefs militaires et n'aura pas toujours le dessus. Les exigences de ces derniers surtout, lorsqu'il s'agira d'approvisionnements, ne pourront pas toujours être satisfaites, de là peut être des mesures violentes. Il en résulterait pour le pays un état de malaise qui dégénérerait à la fin en état de guerre, chose qu'ils veulent éviter. Avec les marchands, rien de semblable à redouter, ils sont forcément soumis aux lois des pays qu'ils traversent".

Sur cette question de passage à travers le pays, ils sont intraitables, j'ai beau leur répéter que nos chefs militaires sont sages et justes, que la plus exacte discipline règne dans nos convois et détachements de troupes, ils ne veulent rien entendre, et c'est en ce moment, disent-ils, que nous devons l'accueil qui nous a été fait. Lorsque je dis que ce droit de passage nous a été concédé l'année dernière par traité, Almamy Mamadou me dit d'attendre d'être à Douhol Fellaah chez Almamy Ibrahima pour parler de tout cela: c'est ce dernier qui s'est toujours occupé des affaires du Fouta avec les français, lui, il ne sait rien.

A la dernière entrevue à laquelle ils nous avaient convié pour lui apprendre l'usage des divers objets qu'il avait reçus en cadeau, nous pûmes remarquer qu'il n'avait encore touché à rien: il nous laissa démonter et ré-empaqueter le tout, sans témoigner ni satisfaction ni mécontentement, mais seulement une grande indifférence, au moins apparente. Il refusa de laisser mettre la selle sur son cheval et comme nous insistions, il nous dit qu'il n'était pas là, alors que nous

l'entendions hennir tout à côté: force nous fut d'envoyer chercher un de nos mulets.

Ce soir là notre interprète nous fit une communication d'une gravité exceptionnelle et qui nous mettait dans une situation très toute délicate: Pendant tout notre voyage, nous avons parlé du traité signé à Fougoumba l'année précédente et dont les cadeaux que nous apportions étaient la ratification, la garantie d'acceptation de la part de notre gouvernement.

Personne n'avait protesté jusque là; à Fougoumba, lorsque nous en Parlâmes au chef Alphaïa, il nous dit que c'était précisément dans la case où il nous recevait qu'avaient eu lieu les palabres, qui s'étaient succédé pendant treize jours, c'était également là qu'on avait donné les signatures.

A Timbo, on prétendait que ce traité n'existait pas, qu'il n'avait jamais été rien signé de pareil, en tout cas Almamy Mamadou n'avait rien pu signer puisqu'il n'avait pas pris part aux conférences de Fougoumba. Comme conclusion, Almamy Mamadou avait sur l'avis du conseil des anciens envoyé un messenger à Douhol Fellah pour dire à Almamy Ibrahima que les Alphaïas ne se conformeraient plus à sa ligne de conduite si, rejetant le prétendu traité signé avec le Lieutenant Plat, il ne s'en tenait pas pour ses rapports ultérieurs avec la France, aux clauses du traité Bayol sans aucune modification. Nous avons ainsi une situation toute nouvelle au Fouta, nous créant des difficultés imprévues et rejetant bien derrière nos préoccupations antérieures.

V. SEJOUR DE LA MISSION A DOUHOL-FELLAH -- ENTREVUES AVEC ALMAMY IBRAHIMA

Dans le trajet de Timbo à Douhol-Fellah, je me fis faire par Mamadou Seidou le récit de ce qui s'était passé l'année dernière à Fougoumba et voici ce que j'ai appris :

"La mission Plat était arrivée à Fougoumba au moment où Almamy Ibrahima y avait réuni la plupart des gouverneurs de province du Fouta pour leur demander leur concours dans la guerre qu'il avait résolue contre les gens de Courroia dans le Fontofa (bassin de la Falémé). A cause de cela, l'expédition ne put avoir lieu qu'au mois de septembre". Dès la première entrevue, le Sous-Lieutenant Plat aurait déclaré à Almamy Ibrahima et aux chefs Foulahs réunis, que, honteux du traité signé par le docteur Bayol qui l'avait rendu la risée des autres puissances européennes le gouvernement français avait résolu d'annuler ce traité et de lui en substituer un nouveau qui supprimerait la rente payée

jusqu'alors aux Almamys en la remplaçant par des cadeaux d'une grande valeur mais une seule fois donnée: tel était le but de sa mission. Cette façon de qualifier le traité Bayol déplut fort aux Foulahs, Almamy Ibrahimia en fut personnellement très offensé et déclara ne plus vouloir s'entretenir de nouveau avec un chef aussi jeune qui se permettait de qualifier de telle façon un traité signé par les plus hautes personnalités de France et par lui, vieillard Almamy du Fouta. Malgré cette déclaration, et sur les instances de deux membres de la mission, les conférences furent reprises quelques jours après, dirigées surtout par le docteur Fras, le Sous-Lieutenant Plat, malade n'y prit part qu'à de rares intervalles. Les deux questions discutées étaient la suppression de la rente et la concession d'une route à travers le Fouta. Il fut impossible de s'entendre, Almamy Ibrahimia refusait de conclure une nouvelle convention sur les bases proposées. Il reprochait aux Français leur mauvaise foi dans l'exécution du traité Bayol et disait ne plus avoir confiance dans un nouveau traité. Par le traité Bayol, on avait promis aux Almamys trois chevaux et deux mulets et ils n'avaient jamais rien reçu. Le Gouverneur du Sénégal en leur notifiant la ratification du traité leur avait bien écrit que les chevaux à eux destinés, malades en ce moment, leur seraient envoyés dès qu'ils seraient rétablis, cette promesse n'avait jamais été remplie.

Dans le courant de l'année 1884, Almamy Ibrahimia envoya un messenger à Rio Nunez pour recevoir les sommes qui lui étaient dues. Il remit à ce messenger un sabot de cheval renfermant une valeur de 150 gourdes en or, il destinait cet or au paiement du cheval qui lui avait été promis. L'envoyé Tiermo Bambaya arriva à Boké au moment d'un changement de commandement. Il remit au commandant qui était relevé, le sabot de cheval et une lettre d'Almamy Ibrahimia au gouverneur du Sénégal. Il en reçut une annuité de la rente moins une somme de 100 francs qui lui aurait été retenue pour frais de séjour. Depuis cette époque, on n'a plus entendu parler des chevaux. Le commandant qui entra en fonctions se serait suicidé quelques temps après. Ce récit m'a été confirmé à Douhol-Fellah par Almamy Ibrahimia et son messenger Tiermo Bambaya.

C'est sur ces plaintes que le Sous-Lieutenant Plat aurait renoué les négociations en proposant à Almamy Ibrahimia de lui faire donner ces chevaux. Il prépara dans ce but avec son interprète et un marabout Foulah, un acte par lequel il s'engageait à obtenir du gouvernement français l'envoi de trois chevaux et deux mulets et le présenta à la signature d'Almamy Ibrahimia en lui disant que cette pièce serait la preuve de l'accord conclu entre

eux. Almamy Ibrahima refusa d'abord de signer, et ce n'est que sur les instances de son conseiller Mamadou Seidou qui lui représenta que cet acte ne portait nullement atteinte au traité Bayol, qu'il stipulait seulement un convoi de cadeaux de grande valeur et toujours bons à recevoir, qu'il autorisa un de ses marabouts Karamoko Salif à signer pour lui."

Tel est en substance le récit que me fit Mamadou Seidou. Almamy Mamadou n'avait pu prendre part aux conférences de Fougoumba: l'usage interdit à l'Almamy qui ne règne pas l'accès des villes de Timbo et de Fougoumba.

Le 20 janvier, la mission était à Douhol Fellah, elle ne fut reçue par Almamy Ibrahima que le lendemain. La première entrevue se passa en échange de politesse et en souhaits de bienvenue. Je remis la lettre du commandant supérieur qui nous servait de lettre d'introduction. Almamy Ibrahima est un grand vieillard vigoureux et énergique aux traits accentué ; à la physionomie intelligente. Il fait bon marché de l'étiquette si chère aux rois Sousous et même à son égal de Timbo. Il parle lui-même nettement et sans ambages. Avec lui pas d'ambiguïté. Il ne répond pas à une question ou bien sa réponse est toujours claire et précise.

Il se déclara très satisfait des termes de notre lettre d'introduction et nous annonça qu'il avait fait mander son neveu et successeur éventuel. Alpha Mamadou Paté pour qu'il vint assister à nos entrevues. Avant de le quitter, je lui demandai pourquoi les Almamys n'avaient pas envoyé prendre leurs cadeaux comme ils y avaient été invités par le gouverneur; il répondit que cette lettre était arrivée au moment où il remettait le pouvoir à Almamy Mamadou, qu'à ce moment, il n'avait plus qualité pour donner des ordres aux gouverneurs de province, et qu'il ne savait pas ce qui avait pu empêcher son successeur de les donner, que cependant cela ne devait pas nous étonner, étant donné les tendances anglaises d'Almamy Mamadou et des siens et leur peu d'attachement à l'alliance française.

Almamy Ibrahima nous avait invités à ne pas attendre l'arrivée de son neveu pour parler affaires, dès l'après-midi, nous lui fîmes demander une audience. J'amènerai aussitôt l'entretien sur les conférences de Fougoumba et la convention qui en avait été le résultat. Almamy Ibrahima me refit le récit que je savais déjà de Mamadou Seidou.

Il semblait surtout froissé de ce que Monsieur Plat lui avait dit que le traité Bayol était une honte pour la France, il considérait cela presque comme une injure personnelle.

Quand aux nouvelles propositions de Monsieur Plat, il convint bien qu'elles avaient été discutées et longuement, mais il nia les avoir jamais accepté et surtout avoir signé un nouveau traité. Il avait seulement autorisé sur les instances des siens, un de ses marabouts à signer pour lui un acte par lequel Mr. Plat s'engageait à obtenir du gouvernement français, l'envoi de trois chevaux et de deux mulets. Sans lui dire, que les signatures de tous ces personnages se trouvaient au bas du traité Plat, je lui demandai si Tierno Ibrahima, Sori Timbi, Alpha M'Abdoulaye, Almamy Mamadou et son fils Alpha Mamadou Paté se trouvaient à Fougoumba au moment de l'arrivée de la mission. Les deux premiers seulement s'y trouvaient. Comme gouverneurs de Timbi Médina et du Labé, convoqués en vue de la guerre contre Courroia, ils avaient assisté à Presque tous les palabres, mais n'avaient même pas signé l'acte dont il a parlé plus haut.

Les lois de l'empire interdisaient l'accès de Gougoumba à Almamy Mamadou et à Alpha Mamadou Paté, Almamy désigné. Monsieur Plat était allé à la vérité à Dara, chez Almamy Mamadou et à Socotoro chez Alpha Mamadou Paté. Il avait même dit à son retour de Dara qu'il avait obtenu la concession d'une bande de terrain de quarante coudées de largeur pour le passage d'une route à travers le Fouta à quoi lui, Ibrahima avait répondu que cette concession était nulle, aucune parcelle de territoire Foulah ne pouvant être aliénée sans le consentement réciproque des deux Almamys. C'est du reste sur cet incident qu'auraient pris fin les conférences.

Pour ce qui est des concessions demandées:

Le gouvernement français peut supprimer la rente qu'il m'avait accordée dit Almamy Ibrahima, j'ai assez d'or et d'argent au Fouta et puis, je pourrai prélever un droit de passage sur toutes les caravanes qui traverseront mon pays, ou bien accepter des négociants de la côte la redevance qu'ils me payaient avant le traité Bayol, pour que je laisse les caravanes descendre librement à leurs comptoirs. Le passage à travers le Fouta pour nos convois et nos troupes, je ne l'ai jamais accordé et je ne l'accorderai jamais, ce serait créer une cause permanente de conflits. Il s'élèvera fatalement des discussions entre vos gens et les Foulahs et vos chefs militaires seront plutôt tentés de donner gain de cause aux vôtres. Il pourra même leur arriver de malmener nos chefs parce qu'ils n'auront pu le fournir tout ce dont ils ont

besoin, surtout comme approvisionnements en vivres. De tout cela sortira inévitablement la guerre entre les deux pays.

De plus, le contact permanent des Foulahs avec des gens qui ne sont pas musulmans ou qui ne pratiquent plus leur religion, est de nature à amener une décadence religieuse rapide. Nos jeunes gens contracteront des habitudes incompatibles avec les préceptes du Coran: ils désapprendront peu à peu la lecture et la méditation du livre sacré pour adopter vos habitudes, Nous avons conservé jusqu'ici intacte, la foi de nos pères, nous ne voulons pas les premiers y porter atteinte, ni avoir à rougir de nos enfants."Toutes ces raisons, je les ai exposées l'année dernière à Monsieur Plat, et c'est pourquoi je ne lui ai rien accordé de ce qu'il me demandait.

Déjà, en 1879, j'avais refusé à Monsieur Olivier de Sanderval, l'autorisation d'établir une maison de commerce au Fouta, je ne voulais pas voir cette innovation exposer les jeunes Foulahs aux dangers des idées de luxe et de cupidité que ne manquerait pas de faire naître en eux, l'aspect d'un grand magasin pourvu de toutes les choses d'Europe. Le Fouta sera ouvert à vos marchandises et même à vos marchands, avec ceux-ci, point de conflits, ni difficultés possibles. Ils seront protégés quant à leurs personnes et à leurs marchandises, mais devront se soumettre à l'autorité de nos chefs pour toutes les contestations qui pourront s'élever entre eux et les Foulahs.

Si l'alliance française est au prix de cette route ouverte à vos troupes à travers le Fouta, j'y renoncerai et écouterai les ouvertures des anglais. J'ai cependant toujours été fidèle à la foi que j'ai jurée aux Français; j'ai refusé constamment aux anglais l'entrée du Fouta, quelque pressantes qu'aient été leurs sollicitations. C'est moi qui ai été au Fouta le propagateur de l'alliance française et si cette alliance n'a pas été rompue l'année dernière à l'occasion du passage du Capitaine Auréoud, c'est parce que je me suis interposé espérant que tout pourrait s'arranger plus tard. En ce moment, je suis le seul au Fouta encore partisan de l'alliance française. Si vous persistez dans vos exigences, je me rallierai au parti d'Almamy Mamadou et à ses idées.

Ne pouvant préjuger des résultats de notre entrevue, je n'ai pas voulu prendre possession des cadeaux que vous m'avez apportés, et, j'ai donné l'ordre à Timbo et à Socotora d'attendre également.

Après ce discours, Almamy Ibrahima nous laissa pour aller faire son salam et ne réapparut plus.

Nous revîmes après dîner chez lui, mais la conversation s'égara sur des sujets tout à fait étrangers. Ce n'est que le lendemain matin que je pus enfin lui répondre.

Je m'attachai tout d'abord à faire disparaître la mauvaise impression qu'avait pu produire le langage de Mr. Plat en lui donnant l'assurance qu'en France le traité signé par Monsieur Bayol n'avait jamais été considéré comme une honte, qu'au contraire il servait de base depuis huit ans aux rapports amicaux entre les deux pays et était devenue la cause de l'envoi de plusieurs missions d'officiers. "L'idée de modifier ce traité et de le compléter par une clause nous accordant libre passage à travers le Fouta était la conséquence naturelle du développement de votre puissance au Soudan. Depuis trois ans, les Almamys avaient négligé d'envoyer chercher leurs rentes à Boké, ces trois annuités leur restaient acquises, ils pouvaient les faire toucher. Dans l'avenir ils retireraient du passage à travers leur pays de nos convois et de quelques détachements de troupes, des profits qui les indemniserait largement de la suppression de la rente qu'on leur avait servie jusqu'alors. Leur commerce prendrait une nouvelle et rapide extension ; ils trouveraient surtout un large débouché pour leurs nombreux troupeaux. Telles sont les raisons qui ont inspiré le gouvernement français lorsque fût décidé l'envoi de la dernière mission. Cette mission était d'abord dirigée par un capitaine qui, malheureusement mourut au cours du voyage, quant aux craintes, qu'éveillent chez les Foulahs les nouvelles concessions que nous demandons, elles sont de tout point exagérées. Depuis que nous sommes au Soudan, nous n'avons jamais fait la guerre qu'à ceux qui se sont mis en révolte ouverte contre nous et pour protéger des populations qui imploraient notre appui. En ce moment, nous ne visons aucune extension de territoire. A l'occupation directe par des garnisons, nous préférons l'alliance des chefs qui gouvernent avec sagesse. C'est là le sens de toutes les lettres que reçoivent chaque année les Almamys aussi bien du gouverneur du Sénégal que du commandant supérieur du Soudan.

Le voyage du Capitaine Audéoud, l'année dernière n'était autre chose que la rentrée à Saint-Louis de troupes devenues inutiles au Soudan. Ces troupes se trouvant à cette époque sur le Niger, à Siguiri, avaient été renvoyées par le chemin le plus court.

Du reste, leur voyage n'a donné lieu à aucune plainte et il en sera toujours ainsi parce que nos troupes sont disciplinées et que nos chefs militaires apportent toujours le plus grand soin à respecter choses et gens au pays qu'ils traversent.

Chaque fois que je me suis amené à parler du passage à traverser le Fouta, Almamy Ibrahima donne des marques peu équivoques d'impatience, à plusieurs reprises il m'interrompt pour prendre Dieu à témoin qu'il n'a jamais rien accordé à ce sujet, qu'il n'accordera jamais rien et qu'il est inutile de lui en parler. Il y a, dit-il, une route que vous pouvez très bien suivre pour aller de Siguri à Benty, cette route remonte la vallée du Niger jusque vers Soulimania, puisque par Falaba, elle rejoint une des vallées qui descendent à votre établissement de la côte. Cette route est aussi courte que celle que vous voulez faire passer à travers le Fouta. Elle a sur celle-ci l'avantage de vous faire éviter tout le massif montagneux et de vous épargner aussi beaucoup de grosses difficultés. Le malheur est que cette route nous rejetterait probablement sur des territoires revendiqués par les Anglais.

Venant enfin à parler de notre mission, je démontre que c'est là, la meilleure preuve des intentions pacifiques de notre gouvernement.. Nous avons été envoyés sans escorte parce qu'on savait que nous n'avions rien à craindre et nous apportons des cadeaux d'une grande valeur et d'une importance exceptionnelle remplaçant l'ancienne rente supprimée. Almamy Ibrahima se déclara satisfait de ces explications et de nos assurances pacifiques et promit d'envoyer chercher ses cadeaux le jour même.

Tout n'était pas fini cependant, et le soir personne n'était venu prendre les cadeaux. Quand le soir je demandai une entrevue pour avoir des explications, il me fut répondu que l'Almamy faisait un grand salam, et ne pouvait me recevoir. Le lendemain matin, je fus reçu après bien des instances, mais après l'échange des salutations, Almamy Ibrahima me dit qu'il avait encore à s'entretenir avec des messagers arrivés la veille: c'était un congé. Prévenant une question de ma part, il me dit qu'Alpha Mamadou Paté avait été empêché de venir par un mal de dents: c'était faire preuve de bien peu d'imagination. Depuis la veille, il y avait chez almamy Ibrahima un mouvement inaccoutumé, les allées et venues se succédaient et Mamadou Seidou pendant les rares instants que lui laissaient libres ses longues séances, chez son maître, avait un air mystérieux qui ne présageait rien de bon. Il demeurait du reste intraitable et cherchait plutôt à nous éviter. Tout ce que nous pûmes en obtenir c'est de nous dire que des gens étaient venus de Timbo avec un messenger de Sierra Léone.

C'est le lendemain seulement que nous fûmes reçus pour nous entendre dire que les cadeaux étaient refusés et allaient nous être rendus. C'est à Timbo que cette décision a d'abord été prise, nous dit almamy Ibrahima. Elle a été inspirée par la conviction acquise que nous avons l'intention d'envahir le Fouta, que ces cadeaux sont destinés à nous rendre les chefs favorables, à endormir leur vigilance: ils sont en quelque sorte la rançon du pays. Déjà il y a un mois un blanc est venu au Konkadougou reconnaître la frontière Nord du Fouta, en ce moment des troupes sont rassemblées à tomber prêtes à envahir l'empire. Nous même, ne sommes pas venus pour reconnaître les routes de l'intérieur et préparer la marche de nos colonnes. C'est ainsi que nous avons toujours préparé la conquête des pays que nous convoitions. Nous sommes les maîtres au Soudan, nos possessions s'étendent tout au tour du Fouta, mais ce pays a été donné par Dieu aux Foulahs, et Dieu les aidera à le garder. Du moins, les Almamys n'auront pas à se reprocher d'avoir trahi les intérêts de leur pays en acceptant les cadeaux de ceux qui en ont projeté la conquête.

L'arrivée d'un agent anglais expliquait suffisamment ce revirement. Le gouverneur de Sierra Leone avait été informé de notre voyage et de son but probable par les commandants des vapeurs de la maison Randall et Fisher, il n'eut garde de laisser échapper une aussi belle occasion de contrecarrer nos vues, de nous créer des difficultés et de regagner un peu de terrain qu'avait pu perdre l'influence anglaise au Fouta. Il envoya dans ce but un émissaire à Timbo deux ou trois jours seulement après nous. Il y trouva un terrain merveilleusement préparé pour les intrigues.

Almamy Amadou et tous les Alphaïas sont acquis à l'alliance anglaise. Nos agissements au Fouta depuis un an n'étaient pas pour les rapprocher de nous, la venue des cadeaux et surtout la manière dont ils avaient été répartis constituaient de nouveaux griefs contre nous. En raison du nombre et de la grande valeur de ces cadeaux, tous les personnages influents comptaient bien en avoir leur part. Nous en eûmes une bonne preuve à Fougoumba. Après avoir reçu notre visite le gouverneur Soria avait décidé de nous envoyer un bœuf et une provision de riz ; son entourage et surtout celui de son père, le gouverneur Alphaïa, lui représenta qu'il fallait attendre, que nous avions de gros cadeaux et qu'il était bon de voir qu'elle serait la part de chacun lors de la répartition. Quand les cadeaux eurent été remis aux trois destinataires, non seulement on ne nous envoya ni bœuf ni riz, mais encore on nous refusa catégoriquement les quelques porteurs qu'avait demandé Mamadou Seidou au nom d'Almamy Ibrahima.

Ce désappointement fut ressenti à Timbo aussi vivement qu'à Fougoumba. Ces gens qui dirigent en réalité la politique de leur pays, qui se disent supérieurs aux Almams eux-mêmes puisqu'ils sont maîtres de leur élection, qui certainement avaient eu jusque là une large part dans la rente payée par la France, conçurent un vif mécontentement en se voyant frustrés dans leurs convoitises. Ils étaient tous disposés à admettre les insinuations qui nous présentaient comme les ennemis de leur pays. Il ne fut donc pas difficile à l'agent anglais de faire admettre la prochaine invasion du Fouta, les cadeaux que nous apportions devant nous en faciliter les moyens en endormant la confiance de tous.

A Timbo, on n'ignorait pas non plus, malgré les soins apportés à le cacher que les cadeaux reçus à Douhol-Fellah et à Sonsora étaient beaucoup plus importants que ceux remis à Almamy Mamadou. Tout cela précipita la décision du conseil des anciens qui se traduisait par l'ordre donné à Alpha Mamadou Paté de rester à Socotoro et de ne pas venir conférer avec nous, (il s'excusa par un mal de dents) et par l'invitation à Almamy Ibrahima d'avoir à s'y conformer. Ce dernier discuta deux jours avant de prendre un parti, mais il n'osa tout seul se mettre en lutte avec les membres des conseils de Fougoumba et Timbo. Quand enfin il consentit à nous recevoir, pour nous faire-part de la situation nouvelle créée par les derniers incidents, il ajouta qu'il avait envoyé à Timbo et à Socotoro des messagers pour donner l'ordre de rapporter les cadeaux à Douhol-Fellah. En répondant à Almamy Ibrahima, je m'attachais à faire justice des accusations portées contre nous. Elles ne reposaient sur aucune preuve sérieuse et n'avaient pu être imaginées que par des esprits ennemis de la paix du Fouta, puisqu'ainsi ils cherchaient à détruire les liens d'amitié qui unissaient ce pays à la France. Si un français était venu au Konkadougua, c'était pour visiter un pays qui nous appartient depuis la répression de la révolte du marabout Mamadou Lamine. Si des troupes étaient réunies à Tombé, ce que j'ignorais le reste absolument ce n'était pas contre le Fouta qu'était dirigé ce rassemblement de forces mais bien plutôt pour surveiller les frontières du Dinguiray troublé en ce moment, comme en témoigne du reste l'ordre du commandant Supérieur d'éviter ce pays, pour nous rendre à Siguiri. Quant à l'accusation portée contre nous d'être l'avant-garde de l'invasion, c'était une injure qu'on nous faisait de nous croire capables de nous donner partout comme des messagers de paix, alors qu'en réalité nous préparions la conquête du Fouta. Et puis serions nous venus nous exposer sans défiance aux justes représailles d'un peuple trompé et trahi par nos promesses. Depuis huit ans que nous entretenions des relations avec le Fouta, nos actes étaient-

ils une seule fois démentis les assurances pacifiques de nos missions d'officiers et de toutes suivies les lettres adressées aux Almamys? L'idée que les cadeaux que nous apportons, ne sont autre-chose que la rançon du Fouta n'est plus soutenable que le reste. Si nous voulions faire la conquête du Fouta nous sommes assez forts pour mener l'entreprise à bien sans recourir à de pareils moyens: du reste, quand on veut faire la guerre à quelqu'un, on ne commence pas par lui donner des armes et des chevaux. Nous avons les Almamys en trop hâte estime pour les supposer capables d'une pareille trahison et nous les savons trop claivoyants pour se laisser prendre à un piège aussi grossier. Ceux qui ont fait courir ce bruit, ceux qui le soutiendront encore, seront les pires ennemis du Fouta, car ce faisant, ils cherchent à amener un conflit armé avec la France. Ces cadeaux ne sont qu'un grand témoignage d'amitié du gouvernement français aux chefs d'une nation alliée: Ils n'ont jamais eu d'autre signification. Les refuser serait une grave injure dont les conséquences pourraient être grosses de dangers pour le Fouta : ce serait Peut-être amener le dénouement qu'on semble vouloir éviter à tout prix, la guerre.

Tout cela fut dit en deux longues entrevues. L'émissaire anglais assistait à la première, il disparut pendant la seconde et nous ne le revîmes plus.

J'avais évité de revenir sur les questions traitées pendant les premiers jours, car j'étais persuadé qu'une nouvelle discussion sur ce sujet ne ferait que mettre les choses au pis. Je terminai en renouvelant la demande d'emmener au Soudan un ou deux personnages influents ayant la confiance des Almamys et de leurs conseils pour conférer avec le commandant Supérieur des affaires des deux pays.

Pendant que nous rentrions à notre campement, il y eut de nouveau réunion chez Almamy Ibrahima, et lorsque nous retournâmes chez lui, après dîner, il déclara avoir confiance dans nos assurances pacifiques: il était prêt à accepter les cadeaux dans les conditions que j'avais dites. Il allait envoyer de nouveaux messagers à Timbo et à Sokotoro pour faire-part de sa dernière décision, et des motifs qui l'avaient inspirée. Il était onze heures du soir quand nous pûmes nous retirer.

Il est certain qu'il n'y avait là qu'un succès tout à fait relatif, car en fin de compte la situation était celle-ci: le traité de l'année dernière n'existait pas pour nous les Almamys, la suppression de la rente payée jusqu'alors par le Gouvernement français allait entraîner le rétablissement d'impôt sur les caravanes et de redevances à payer par les commerçants de la côte, enfin, en dernier lieu, on nous refusait, d'une façon absolue, le passage à travers le Fouta pour nos soldats et nos convois.

Deux jours après ces événements, on faisait savoir de Timbo et de Sokotoro qu'on avait accepté la décision d'Almamy Ibrahima et pris possession des cadeaux.

VI. NOTRE SITUATION ACTUELLE AU FOUTA

Almamy Ibrahima, comme Almamy Mamadou, comme Alpha Mamadou Paté a toujours eu la plus grande envie d'entrer en possession des cadeaux que nous apportions et ce n'est certes pas lui qui a imaginé de les refuser parce qu'ils pouvaient être la rançon de son pays. En raison de sa situation prépondérante et malgré les efforts des conseils de Fougoumba et de Timbo, il a toujours en dernier ressort imposé sa ligne de conduite aux deux autres. Il est certainement opposé autant que tout autre au passage à travers le Fouta de nos troupes et de nos convois. Si l'année dernière il ne s'est pas élevé de conflit lors du passage du capitaine Audéoud c'est beaucoup grâce à son intervention personnelle. Il a su faire comprendre aux Foulahs qu'il ne fallait pas prendre les choses au pis, qu'un conflit dans les circonstances présentes leur amènerait certainement la guerre avec la France, éventualité qu'il fallait reculer le plus possible, il leur a promis qu'il demanderait ultérieurement des explications et qu'il saurait alors affirmer leur ferme intention de ne plus tolérer pareille chose et de renoncer plutôt à notre alliance. La rapidité de la marche du capitaine Audéoud a du reste empêché les Foulahs de s'entendre assez à temps pour s'opposer efficacement à son passage. Mais de là à refuser de riches cadeaux, il y a loin: cela supposerait un désintéressement que les chefs noirs ne soupçonnent même pas.

Tous les incidents créés pour amener un refus d'acceptation ne sont donc pas l'oeuvre des Almamys mais bien des anciens de Fougoumba et de Timbo. A Fougoumba toujours, à Timbo en ce moment, le parti des Alphaïas, des prêtres, est tout puissant. Les chefs de Fougoumba ont le pouvoir de ratifier l'élection des Almamys, ils peuvent déclarer indigne celui que les lois du pays désignent et faire choix d'un autre. C'est à eux que les futurs Almamys doivent faire de nombreux cadeaux

longtemps avant leur élection s'ils veulent en assurer le succès: de ce fait, leur influence est donc considérable. Comme d'autre part, ils ont toujours été à la tête du parti opposé à l'introduction des blancs au Fouta, ils n'ont jamais cessé de maintenir les Foulahs en défiance vis à vis de nous. Quand ils ont vu qu'ils n'avaient rien à espérer dans la répartition des cadeaux, leur avidité frustrée les a portés à s'unir au conseil des anciens de Timbo, dont le président Alpha Ousman leur est du reste complètement dévoué, pour exercer sur tous les Foulahs et sur les Alamys une pression considérable et amener ces derniers à refuser catégoriquement d'abord l'entrée de leur pays, et ensuite les cadeaux au moyen desquels nous comptions l'obtenir.

Ce sont eux qui ont répandu le bruit que ces cadeaux étaient la rançon du Fouta et que qui les acceptait vendait son pays. Cette idée a dû leur être inspirée par l'agent anglais de Sierra Leone puisqu'elle ne s'est fait jour que postérieurement à son arrivée. Il est hors de doute que cet agent a joué un rôle important en toute cette affaire et a contribué pour une large part à nous créer la situation difficile où nous nous trouvons en ce moment. Son arrivée à DouholFellah avec les gens de Timbo en est une preuve convaincante. Son rôle hostile nous a du reste été affirmé par Mamadou Seidou conseiller et homme de confiance d'Almamy Ibrahima, le même qui accompagna Mr. Bayol en France et qui depuis, nous a toujours été entièrement dévoué. C'est à lui que je dus d'être renseigné presque toujours à l'avance sur ce qu'allait me dire Almamy Ibrahima, je pouvais ainsi préparer une réponse. Si donc Almamy Ibrahima a fini par accepter les cadeaux, c'est au moins autant par un sentiment d'avidité que par la conviction acquise de nos intentions pacifiques. Du reste par cette acceptation, il a bien entendu n'engager en rien son pays à aucune concession. C'est au point que si j'avais eu les moyens de transport nécessaires j'aurais posé la question d'acceptation du traité de l'année dernière comme condition de délivrance des cadeaux, puisque, dans l'esprit du gouvernement français, leur convoi n'était autre chose que la ratification dudit traité. Malheureusement en cas de refus, et le refus était certain j'aurais été obligé de détruire les cadeaux n'ayant pas les moyens de les transporter. Et puis c'était amener une crise d'où ne pouvait résulter que l'abandon de notre influence au Fouta, ou une guerre que nous ne sommes peut-être pas disposés en ce moment à entreprendre, j'ai cru devoir prendre un moyen terme qui permet encore la reprise des négociations pacifiques. Il ne faut pas se dissimuler que depuis l'année dernière,

l'influence française a perdu beaucoup de terrains au Fouta. Monsieur Bayol en jetant l'argent à pleines mains, c'est l'expression même des Foulahs avait créé dans ce pays un courant, de sympathie factice et entièrement à la surface, sur la valeur duquel il a très bien pu se tromper lui-même. Avec une pareille origine ce pouvait se maintenir que par les mêmes moyens. De là, la concession de cette rente de 10.000 francs, hors de toute proportion avec l'importance des avantages obtenus. L'année dernière, quoiqu'elle fit, la mission Plat ne put satisfaire tous les appétits, et comme elle venait à la fois pour tarir la source de revenus des personnages les plus influents et pour faire du Fouta quelque chose comme une province du Soudan, elle produisit une impression désastreuse et n'obtint rien. Cette année, l'exégétique de nos ressources ne nous avons pas permis de rétablir l'équilibre par des largesses utilement distribuées et tel personnage qui nous tend la main en se vantant d'avoir reçu de Mr. Bayol 10,15 et 20 francs ne se voit éconduit qu'avec un dépit à peine dissimulé. Nous apportons bien de riches cadeaux mais ils sont destinés exclusivement aux almamys et cela ne fait point l'affaire des Foulahs habitués à avoir toujours leur part des bonnes aubaines. Tout le monde était donc bien disposé à accepter les conseils des prêtres intransigeants et rétrogrades à obéir aux suggestions des agents anglais et à obliger les Almamys objets d'envie à adopter la même ligne de conduite.

Les Almamys n'ont ni une autorité ni un pouvoir suffisant pour tenir tete à ce courant d'idées. Ils sont chefs de guerre ou chefs religieux et rien de plus. Leur autorité n'est pas toujours admise sans discussion, non seulement par les gouverneurs des provinces éloignées, sortes de grands vassaux qui traitent avec eux de puissance à puissance, mais même autour d'eux, la direction politique du Fouta leur échappe-elle est tout entière entre les mains des anciens de Fougoumba et de Timbo.

Malgré sa haute influence sur tous les Foulahs, malgré la vénération qu'inspire sa personnalité, Almamy Ibrahima ne serait pas suivi, même par les siens s'il se mettait en lutte ouverte contre le courant d'idées qui règne en ce moment au Fouta. Déjà son attachement persistant à l'alliance française lui a attiré les soupçons de tout le parti alphaïa et Alpha Ousman a osé exprimer en termes très vifs à Mamadou Seidou le mécontentement de tous les siens. Lors de son premier voyage à Douhol-Fellah, Mr. Aymerich en revint avec Mamadou Seidou qu'almamy Ibrahima envoyait au devant de la mission. En passant à Timbo, Mamadou Seidou alla saluer Almamy Mamadou et les anciens

de Timbo. Après lui avoir reproché sa conduite et celle de son maître vis-à-vis des Français "Vous voulez attirer la guerre sur le Fouta, lui dit-il en manière de conclusion, mais je te surveille toi et ton maître". Mahmadou s'est très compromis par son attachement à notre cause, sa situation est devenue très difficile, au point qu'il ne lui serait plus permis de quitter le Fouta. Et le jour où nous attaquerons, rien ne pourra sauver sa tête: il ne se fait du reste aucune allusion à cet égard.

Alpha Ousman et les siens se méfient d'autant plus d'Almamy Ibrahima qu'on commence à lui prêter l'intention de s'appuyer sur l'alliance française pour se faire reconnaître seul Almamy du Fouta, et transmettre ensuite son pouvoir à son fils aîné au détriment de son neveu que désigne l'ordre normal de succession. Il y aurait là toute une révolution, ce serait la déchéance des descendants de Karamoko Alpha, grand prêtre et premier Almamy du Fouta au profit de la race guerrière à qui ses exploits ont valu de la reconnaissance des Foulahs, la puissance souveraine.

Il ne m'a pas été possible de me rendre compte jusqu'à quel point une pareille entreprise entrerait dans les vues d'Almamy Ibrahima. Cela ne ferait du reste pas faire un pas de plus à notre influence, à notre action au Foutah, étant donné le fancétisme et l'intolérance religieuse du personnage, car ce sont là les deux grands obstacles à notre politique dans cette région: un changement dans le pouvoir établi n'en diminuera pas la valeur.

Pendant les derniers jours de notre séjour chez lui, j'eus encore occasion d'entretenir plusieurs fois Almamy Ibrahima. Au sujet de ses arriérés de rente que je l'engageai à envoyer toucher à Boké, il me dit que l'année précédente, ce serait vers le mois de décembre 1887, il en avait touché trois annuités, mais qu'Almamy Mamadou n'avait rien reçu depuis plus de trois ans.

Pour ce qui était des chevaux, il avait reçu la veille de notre arrivée, la lettre par laquelle le commandant Supérieur lui renouvelait l'invitation de les envoyer chercher à Kayes. Il se montrait disposé à accéder aux propositions qui lui étaient faites, après entente avec Almamy Mamadou et Alpha Mamadou Pate, il pensait que les envoyés pouvaient se mettre en route avec la nouvelle lune (vers le 1er mars). Malgré ces assurances, je n'ai jamais cru sérieusement à ce voyage.

Quant à me faire accompagner par un personnage important que je présenterais au commandant Supérieur, à toutes mes instances, il ne répondit que d'une façon très évasive: "les Foulahs n'aiment pas se déplacer, et puis tu es pressé de partir, et il faut du temps pour trouver un messenger sérieux, il faut consulter à Fougoumba, à Timbo et à Socotoro".

Il me rappelait que lorsqu'il s'était agi de faire accompagner le docteur Bayol en France, une douzaine de Foulahs s'étaient d'abord proposés pour cette mission, le jour du départ, il ne s'en présenta plus que quatre. Il est évident du reste qu'il ne tient pas beaucoup personnellement à me donner cette satisfaction. Je l'invite comme dernière ressource à envoyer à Kayes avec les gens qui doivent ramener les chevaux, un personnage bien au courant des affaires de son pays et connaissant bien ses relations avec le nôtre.

Revenant à la mission Plat, il m'assure de nouveau qu'aucun traité n'a été signé l'année dernière. Quand il a signé le traité que lui présentait le docteur Bayol, cet acte avait été rédigé en trois expéditions. Après la ratification du traité par le gouvernement français, son conseiller Mamadou Seidou lui en rapporta un exemplaire revêtu de toutes les signatures, c'est le seul document qu'il possède.

En ce moment, nous sommes donc vis à vis des chefs du Fouta dans une situation assez délicate avec un traité qu'ils disent n'avoir pas signé, et dont en tous cas ils ne veulent pas accepter les clauses essentielles. A ce sujet, il semble que la rédaction du traité Plat laisse quelque peu à désirer.

Les deux clauses essentielles, la suppression de la rente et son remplacement par des cadeaux, la concession du libre passage pour nos troupes et nos convois, auraient dû faire l'objet de deux articles séparés et spécifiés de manière à ne laisser prise à aucune ambiguïté. Au lieu de cela, l'une, la suppression de la rente se trouve en mauvaise place, paragraphe ajouté à un article où il s'agit de liberté commerciale, l'autre la concession de passage n'est même pas mentionnée à moins qu'on admette qu'elle se trouve implicitement contenue dans l'article qui place le Fouta sous le protectorat exclusif de la France. Il me semble guère possible cependant de donner à l'expression: protectorat appliquée au Fouta Djallon la signification qu'on y attache généralement, et il est à craindre que les Almamys ne comprennent bien l'étendue des droits qu'on peut en faire découler. Et puis en raison même de son importance, cette concession de droit de passage aurait du faire l'objet d'un article spécial prévoyant un règlement à intervenir pour fixer les rapports de nos chefs militaires avec les chefs Foulahs. Il ne semble pas davantage que les Almamys

soient intervenus dans le choix et la valeur des cadeaux destinés à remplacer la rente supprimée.

Ils en ignoraient absolument le nombre et la nature, sauf pour ce qui est des trois chevaux et des deux mulets, qui, d'après eux, leur étaient déjà concédés par le traité de Bayol.

Essayer de reprendre les négociations sur les bases de l'année dernière équivaldrait à admettre que le traité Plat est apocryphe. Il importe de convaincre les Almams du mensonge et de les mettre en demeure d'en exécuter les clauses ou de le dénoncer, et pour cela il faut être prêt à appuyer ses revendications par les armes, car la seule menace ne suffira pas les amener à composition, ils ne céderont qu'à la force.

Si d'autre part, on ne veut pas régler la situation par une campagne de guerre, notre situation enveloppante nous permet d'attaquer efficacement la puissance des Almams sans tirer un coup de canon. Quelques missions d'officiers mettront sous protectorat français toutes les contrées avoisinant le Fouta au Nord, à l'Est, et à l'ouest qui ne sont pas encore acquises à l'islamisme. Les Almams ont besoin tous les jours d'une campagne contre ce qu'ils appellent les infidèles, pour faire des captifs et payer avec le butin la déférence et l'attachement de leurs grands vassaux. En même temps que disparaîtra pour eux cette branche de ressources, commencera l'ère des difficultés intérieures.

De par les dernières nouvelles faites sur l'Empire, de Samory, nous nous trouvons en contact avec le Sud du Fouta. Il est important que la cession faite de tous les territoires sur la rive gauche du Niger soit prise dans sa plus grande extension, nous serons alors maîtres du Oulada, du Firia et voisins du pays des Houbbous. Ces derniers n'ont pas désarmé et se souviennent encore que sans l'intervention d'Almamy Samory, ils seraient aujourd'hui les Maîtres du Fouta. Réveiller leur haine contre les chefs de Timbo n'est pas chose impossible, quelques secours en fusils et en poudre finiront par les décider.

La ratification du traité en litige pourra être le prix de nos bons offices à l'un ou l'autre parti.

En tout cela, il ne faut pas oublier que les anglais épient le moment de nous supplanter au Fouta. Toutes les fois que nous ferons un pas en arrière, eux avanceront d'autant et en ce moment, ils ont peut-être plus de partisans que nous ne tenons plus que par Almamy Ibrahima. Lui mort, je ne crois pas que son successeur hérite de son influence comme de son titre. Lui aussi est dévoué aux intérêts français mais à cause de cela, il est tenu en suspicion par les Alphaïas. Et puis, à son avènement et lui faudra peut-être se défendre contre son frère sorte de brouillon jaloux qui, déjà en ce moment lui conteste ses droits et nourrit le projet de se faire élire à sa place. Il nous faut donc suivre très attentivement ce qui se passe au Fouta, surveiller les agissements des anglais si nous ne voulons pas laisser passer l'occasion d'amener rapidement une solution favorable aux difficultés actuelles.

VIII. ETUDE DE LA ROUTE DE DUBREKA A TIMBO

Nous n'eûmes qu'à nous applaudir du choix de route que nous avons fait pour nous rendre au Fouta. Les témoignages des dioulas s'accordaient généralement à nous la représenter comme la plus directe et la mieux frayée malgré les obstacles qu'on y rencontre: obstacles qu'on retrouve du reste sur les routes du Bramayah et du Caniah suivant les mêmes témoignages confirmant en cela le récit de Monsieur Aubry Lecomte. Elle est très fréquentée au moins à cette époque de l'année et je croirais être plutôt au-dessous de la vérité en évaluant à 150 ou 200 en moyenne le nombre de personnes croisées journalièrement sur cette route. De toutes celles qui descendent du Fouta à la côte, c'est de beaucoup celle qui est la plus suivie.

Celle qui conduit au Rio Pongo et au Nio Nunez est presque abandonnée au dire des représentants de maisons de commerce établis sur ces deux rivières.

Celle de Mellacorée par Felico est toujours exploitée par des bandes de pillards, en sorte que les Dioulas qui se rendent à Bentley ou même à Sierra Leone suivent notre route jusqu'au Bakougny et passent ensuite par le Caniah.

La rivière de Dubréka forme le premier élément de la route de Konakry au Fouta Djallon. A marée haute, cette rivière peut être remontée jusqu'à Dubréka par des navires calant 2m50 et jusqu'à Corréra par ceux calant 1m80. Le point de départ de la route par terre sera donc Corréra. L'installation d'un débarcadère y sera chose facile. La rivière forme en face du Corréra un bassin large et profond que bordent sur la rive gauche de larges roches, il sera facile de les aménager en une sorte de quai le long duquel les chalands pourront venir accoster. On évitera ainsi le trajet par terre de Dubréka à Corréra qui présente des difficultés considérables. Outre que ce trajet ne peut être exécuté qu'à marée basse, la haute mer amenant dans les rivières une différence de niveau de plus de 1 mètre, le passage des marigots de Réseire à fonds vaseux de Teressé encombré de roches glissantes, exigerait le déchargement des animaux et des voitures, leur largeur 50 à 60 mètres ne permet pas l'établissement rapide d'un pont.

De Corréra à Timbo, la route peut être partagée en quatre secteurs: 1er de Corréra à Falissavé, 2ème de Falissadé à Bobia, 3ème de Bobia au pied du massif du Fouta et 4ème le massif du Fouta.

Il serait intéressant de connaître le degré de navigabilité du Konkouré depuis son embouchure jusqu'à l'endroit où il est coupé par la route du Fouta, Mr. Aubry Lecomte dont l'itinéraire s'est le plus rapproché de cette rivière n'en fait pas mention. Les renseignements recueillis le long de la route sont vagues et quelque peu contradictoires, ils s'accordent à dire qu'il y a des rapides dans la partie du cours qui touche au Labayah: pour les uns ces rapides sont infranchissables pour les autres les riverains y conduisent leurs pirogues.

1 - DE CORRERA A FALISSADE (38 Km)

En quittant Corréra, la route longe en plaine une chaîne de montagnes escarpées qu'elle finit par franchir vers les sources du Koukou par un col d'accès facile: quelques roches à fleur de terre encombrant fréquemment le passage sur ce parcours. De là à Falissadé, on suit un plateau sur lequel on rencontre les sources de la rivière de Dubréka, c'est un vaste bassin où viennent s'engouffrer les eaux de pluie de l'hivernage formant une cascade de plusieurs mètres de hauteur: en saison sèche, il est alimenté par des infiltrations abondantes.

Le marigot Taya qu'on rencontre un peu avant d'arriver à ces sources à 15 m de largeur, son gué peu profond est à fond de roche: glissantes. De là, le plateau coupé seulement de cours d'eau sans importance descend en pente douce jusqu'au Badi grande rivière de 150 mètres de largeur et de 8 mètres de profondeur en cette saison, le passage a lieu à l'aide des pirogues qu'y entretient le chef de Famighia, les berges sont facilement accessibles des deux côtes. Le Badi prend sa source au pays de Caniah et coule au Nord-Ouest vers le Konkouré.

Jusqu'à Falissadé la route se maintient constamment bonne comme toutes celles fréquentées seulement par les piétons, elle est très étroite, en sorte que dans les parties boisées, nos mulets chargés éprouvent beaucoup de difficultés, leur chargement se heurte aux arbres ou se prend dans les lianes : les ânes surtout passent difficilement à cause de leur petite taille, à chaque instant leurs chargements se dérangent et tombent. Dans certains endroits nos porteurs avec leurs grandes caisses de cadeaux ont peine à passer. Les charges des porteurs de caravanes enroulées dans une natte sont toutes en longueur très étroite, quelques-unes seulement ont la forme de hottes très hautes, elles sont portées à l'aide de deux bretelles et d'une sorte de sangle qui prend appui sur la tête. Aux abords de quelques villages et pendant plusieurs kilomètres la route avait été élargie et débroussaillée avec soin: cela se fait après chaque hivernage.

Jusqu'au Badi on se trouve au pays de Khabisaye presque entièrement ruiné et dépeuplé à la suite de plusieurs années de guerre. Les villages de Dougnama, Bonco, Dembélé Kousou, Gouniakori que traverse la route, ont seulement quelques cases, on y trouverait aucune ressource ni en riz ni en mil. Ce qui reste des habitants de cette région s'est réfugié sur la rive droite de la rivière de Dubrêka depuis Corréra jusqu'à la limite du Bramayah.

Sur la rive droite du Badi, on entre sur le territoire du Bakougny. Les villages de Foringhia, Dougamdia, Talissadé, ont moins souffert que ceux du Khahitaye, leur population puisse s'élever à 200, 300, 400 habitants. Néanmoins, les ressources qu'on peut y trouver sont très limitées. Au pays Sousou, on ne cultive presque pas de mil, et du riz en petite quantité. On ne rencontre pas aux abords des villages ces étendues relativement considérables de champs cultivés qu'on trouve chez les Malinkés, rarement un champ de mil, quelques rizières (riz de montagnes) au milieu desquelles s'élèvent quelques épis de maïs. Les villages à peine protégés par une sorte d'enceinte en troncs d'arbres ou grosses branches généralement en mauvais état,

sont largement assis, avec autour de chaque case de grandes espaces où les habitants cultivent des patates et du manioc.

La patate se récolte toute l'année, il n'y en a jamais de grandes provisions d'avance. Nos convois trouvaient donc difficilement à s'approvisionner sur place. Il ne faut pas compter trouver du mil pour les animaux. Les achats de riz devront être faits à l'avance à cause de la difficulté de les faire par grosses quantités à la fois. Les vendeurs se présentent avec quelques moules seulement et souvent avec des quantités équivalant à peine de deux ou trois rations, en sorte qu'on perd beaucoup de temps à faire ces petits achats. Pour nous procurer la nourriture de nos 80 rationnaires il fallait nous arrêter à chaque village, à chaque case de culture, et sur dix jours de marche pour atteindre Démokoulima, il nous est arrivé de manquer de riz une journée à Babia, nous l'avons remplacé par de la viande qui est plus facile de se procurer, ce ne fut pas du reste sans peine que nous fîmes accepter cette substitution par nos porteurs.

Pour tous les achats on devra s'adresser aux chefs de villages qui, prévenus deux ou trois jours à l'avance, pourront retenir les approvisionnements nécessaires. Il ne faut pas cependant espérer trouver chez les Sousous les mêmes ressources que chez les Malinkés pour la raison que j'ai déjà dite: les Sousous cultivent peu. Un village comme Dongoundia, comme Symbarayah ne pourrait sur sa récolte vendre plus de 100 Kg de riz, et 150 kg de mil, on trouvera des patates plus facilement et en quantité plus considérable. Pour des indigènes, un K. de patates avec la ration de viande habituelle constitue une nourriture suffisante. Au Fouta, nos indigènes reçurent presque uniquement cette ration. Les achats de viande sur pied devront être faits au départ de Dubréka pour aller jusqu'aux premiers campements des Foulahs, au pays de Téné. A partir de là les troupeaux sont nombreux.

II - DE PALISSADE A BOBIA (38 km)

C'est de beaucoup le secteur le plus difficile.

A 2 kilomètres de Falissadé, on se heurte à un massif rocheux de 25 à 30 mètres d'élévation sur lequel il semble au premier abord impossible de se hisser, c'est une véritable échelle de rochers à gravie. Nos porteurs étaient obligés souvent de se passer leurs caisses de ressaut en ressaut. Nos mulets durent faire un détour au Sud pour trouver un endroit où déchargés, ils pussent grimper. La route longe ensuite, en s'élevant toujours, l'arrête du

plateau rétréci fréquemment par de longues saillies de roches qu'on frôle au passage ayant à sa droite un précipice qui atteint 50 à 60 mètres de profondeur.

D'autres fois, elle est coupée par de profondes ravines, au fond desquelles à travers un prodigieux entassement de roches énormes, se précipite une eau claire venant des étages supérieurs de la montagne. Six kilomètres de ce chemin conduisent au petit village de Moussaya. Nos animaux ne mirent pas moins de 5 heures pour accomplir ce trajet et encore il fallut envoyer chercher leurs charges par les porteurs. Les indigènes ne croyaient pas que nos mulets pourraient franchir ces passages, et je vois encore l'ahurissement de notre interprète lorsqu'il vit arriver les premiers.

De Moussaya à Simbarayah, la route redevient bonne, au-delà et jusqu'à Bobia, les difficultés recommencent. En sortant du petit village de Nounkou, l'ascension du mont Lefouré se fait sur une pente très raide et au milieu de grosses roches entre lesquelles nos mulets déchargés s'abattent fréquemment. Puis c'est le gué du Bendékouré où nos animaux vous enfoncent dans la vase jusqu'aux naseaux. Et enfin, la descente longue et horrible de Bobia. C'est un chaos d'énormes roches entre lesquelles poussent d'énormes touffes de bambous. Nos pauvres mulets à vive tombaient de chaque roche et à la fin, harassés, meurtris refusaient de se relever. Debout ils ne voulaient plus avancer, il fallait leur placer les pieds de devant pour les décider.

Pour les piétons, les difficultés de ces différents passages sont loin d'être aussi sérieux que pour des animaux. Le chemin suivi par des caravanes pour descendre à Bobia, au Nord de celui que nous avons suivi est bien autrement difficile.

De Dougoumbia à Moussaya, il y a bien une route directe, mais elle est encore plus mauvaise que celle par Falissadé. Elle traverse d'abord une plaine couverte de hautes herbes où les obstacles ne semblent pas considérables, puis bientôt l'aspect change, la végétation disparaît pour faire place à un chaos de roches noires montrant leurs blocs et aiguilles à travers lesquels tout chemin semble interdit. De distance en distance, une crevasse où coule un torrent, raie cette désolante monotonie, de la ligne verte de ses arbres, et n'étaient quelques clairières verdoyantes d'où émergent quelques tétés de palmiers on se croirait au lendemain d'un cataclysme qu'aurait bouleversé ce coin de terre.

Il faudra pour améliorer la route de Falissadé à Moussaya des travaux analogues à ceux qui ont été exécutés au Balou.

La montée du mont Lefoufé sera plus facilement aménagée, la roche n'est pas dure, elle peut être facilement déplacée n'étant qu'à la surface.

La pente quoique raide, est régulière, quelques lacets la corrigeront.

Pour le passage du Bendékouré, il faudra de toute nécessité un pont dont on trouvera du reste les éléments bois et bambous aux environs.

La descente de Bobia sera beaucoup plus difficile à aménager à cause des changements de pente.

Ce massif montagneux du Bakougny et du Laballah s'étend au Nord jusqu'au Konkouré et pénètre profondément au Sud dans le Caniah. Monsieur Aubry Lecomte qui a suivi la route du Nord pour aller à Kasia et qui est rentré par le Caniah a trouvé aux confins du massif, des difficultés analogues à celles que nous avons rencontrées dans la partie centrale.

C'est du reste une région pauvre et sans grande ressource. A part Symbarayah, grand village de 500 habitants, les autres, Moussaya, Télimbouria, Nounkou, Léfouéré, Bobia ne se composent que de quelques cases. Probablement, à cause de leur faible importance, ces villages semblent avoir été choisis de préférence par les bandes de pillards en quête de captifs, pour théâtre de leur exploit. Les habitants disent en avoir beaucoup souffert.

III- DE BOBIA A LA CHAINE DU FOUTA (85 KM)

Sur ce long parcours de plus de 80 kilomètres, la route se dirige droit au Nord-Est à travers une série de plateaux rocheux à peine coupés de distance en distance par des rivières qui ne sont que de grands fossés, les vallées n'existent pas. Quelques-uns de ces cours d'eau constituent des obstacles considérables.

Le Kaoulau a un gué à fond de roches glissantes rendre dangereux par de larges crevasses qu'il n'est pas toujours possible d'apercevoir à cause des grandes herbes.

Le Mayoukouré est un cours d'eau de 50 mètres de largeur au courant rapide. Son lit encombré de hautes roches présente un gué irrégulier et dangereux que les animaux ne peuvent passer à charge. Pas plus que le Kaoulou il n'est guéable pendant l'hivernage.

Deux petits ravins à sec qu'on rencontre à quelques centaines de mètres en avant de Konkoulou sont d'un passage très difficile. Leur rive droite est formée par une muraille de rochers n'offrant que des échancrures étroites et sinueuses.

Le Konkouré qui recueille toutes les eaux de la région pour aller les porter dans la baie de Konakry est à l'endroit où nous l'avons franchi une belle rivière de 200 mètres de largeur au cours tranquille et profond de plus de 3 mètres, en cette saison. Il vient du pays de Kintan à 150 ou 200 km dans le Sud-Est, sa source se trouvant dans la partie méridionale du massif du Fouta. A quelques kilomètres en aval du Coudaia, il reçoit le Kokoulo qui vient du Timbi Médina. Le Konkouré cesse alors de couler vers le Nord-Est. Le passage s'effectue à l'aide de pirogues qu'entretiennent les gens de Kounia et de Koudaia. Les berges sont à pente douce et l'embarquement se fait sans grande difficulté. Au Konkouré comme au Badi, il nous a fallu 1 heure 30 pour effectuer avec deux pirogues le passage de 80 hommes et 100 colis d'un poids moyen de 25 kilos. Les animaux n'ont jamais été une cause de retard, on les faisait entrer dans l'eau et ils allaient d'eux-mêmes à la rive opposée où les attendaient leurs conducteurs.

Du reste pour aucun passage de rivière, il n'a été nécessaire de les tenir en bridon d'écurie.

Sur ces plateaux interminables, la roche ferrugineuse est souvent à nu, le plus souvent le sol est recouvert d'une couche de gravier ferrugineux mélangé d'un peu de terre, les arbres y sont rares et rabougris, il y croît de grandes herbes à travers lesquelles errent de grands troupeaux de bœufs. Aux environs de Kaoulou, on rencontre les premiers campements de pasteurs Foulahs. Ce ne sont que des installations de saison sèche. Dès que les pâturages des montagnes sont épuisés, les Foulahs amènent leurs troupeaux sur les plateaux inférieurs. Au fur et à mesure que les herbes se dessèchent, ils y mettent le feu et en quelques jours on voit poindre une herbe nouvelle que les troupeaux paissent jusqu'aux pluies du mois de mai.

Sur la rive droite du Konkouré la région devient un peu plus montagneuse et accidentée, elle s'élève jusqu'à Démokoulima qui se trouve au milieu d'une sorte de crique dont les arêtes au Nord et au Sud ont un relief de plus de 200 mètres au delà de Démokoulima s'étend un grand plateau plus aride encore que les précédents qui descendent en pente à peine sensible jusqu'au Kamasoko au delà duquel on aperçoit les premiers contreforts du massif du Fouta. Le Kamasoko sert de limite entre le Soukely et le Massi, entre le territoire Sousou et le territoire Foulah.

Toute cette route est jalonnée par de nombreux villages: Kamékatia, Damouya, Koulibara, Konkoulou, Simimia, Condoia, Solinta, Ansoumania ont de 400 à 600 habitants, Kansia, Kounia, de 150 à 200. Les cultures y sont plus considérables que dans les régions de l'Ouest, mais elles consistent surtout en patates et manioc dont on voit des champs d'une étendue considérable. Les rizières n'occupent que des espaces beaucoup plus restreints en sorte que les quantités disponibles sont sensiblement les mêmes que dans les régions précédentes.

Kasia, capitale de l'État de Bariga est un village de 1.000 à 1,200 habitants. Les campements Foulahs sont nombreux aux environs, les ressources en bétail sont donc considérables. Il n'en est pas de même de celles en riz et mil, nous y avons trouvé à acheter la nourriture de deux jours en riz et une demi-ration de mil pour nos animaux. Il y a loin de là aux richesses dont nous avait parlé Monsieur Aubry Lecomte.

Les rois du Bourign ont été pendant longtemps de grands détrousseurs de caravanes et encore maintenant je ne jurerais pas que le plus clair de leurs revenus ne leur viennent de là, l'incident que j'ai rapporté plus haut me confirmerait dans cette opinion. Depuis que les Almamys du Fouta cessant eux-mêmes de rançonner les dioulas ont voulu que les routes de la côte fussent ouvertes à tous sans redevance, il a bien fallu obéir au moins en apparence, et pour ne pas tout perdre, ils ont imaginé de se faire donner des cadeaux qui certes sont bien loin d'être toujours consentis avec enthousiasme.

Contrairement à l'affirmation de Monsieur Aubry Lecomte, les rois du Barign ne sont pas tributaires des Almamys du Fouta, ces derniers sont absolument étrangers à leur élection, comme aux affaires du pays. Musulmans fervents, ils ont les Almamys en haute estime, mais n'en demeurent pas moins tout à fait indépendants.

Demokoulima, capitale de Soukély, renferme un millier d'habitants. Sa population flottante est considérable à cause de sa situation aux confins des pays Sousous et Foulahs qui en fait un marché important. Bon nombre de caravanes de l'intérieur s'y arrêtent et échangent leurs bœufs, leurs peaux brutes, leurs boules de caoutchouc, leurs esclaves etc. contre le sel et les toiles apportées de la côte. Le marché de Demikoulima est animé et il s'y fait un chiffre considérable d'affaires. Les ressources comme riz et mil y sont plus considérables qu'ailleurs mais il faut beaucoup de temps pour les rassembler à cause de l'éloignement des villages de culture.

Le Soukély est le dernier territoire occupé par les Sousous, il s'y rencontre déjà des villes peuplées presque en entier de Foulahs. Les deux races ont du reste fusionné et les types purs sont en minorité. Le roi de race Sousou est tributaire des Alammys du Fouta, sa nomination doit être ratifiée par le Gouverneur Foulah de la province de Massi qui est son suzerain immédiat. Sa liberté d'action n'en souffre pas du reste outre mesure l'année dernière il refusa de prendre part à la guerre contre les gens de Corroia et malgré l'envoi de plusieurs messages pressants de la part d'Almamy Ibrahima, il refusa constamment de fournir son contingent de guerriers. Cette année il n'obéit pas davantage à l'ordre écrit du gouverneur du Massi de nous fournir des porteurs. Cette conduite lui a déjà cependant attiré des désagréments, il y a quelques années, il reçut la visite d'un fils d'Almamy Ibrahima venu avec une bande de guerriers pour s'emparer de sa personne en punition d'un méfait du même genre il ne sauva la tête qu'en livrant deux de ses filles, douze captifs, trente bœufs, et une certaine quantité d'anneaux d'or. Rien de pareil ne lui arrivera pour sa désobéissance au Gouverneur du Massi.

IV- MASSIF DU FOUTA (220 Kilomètres)

Au marigot Kamakho on entre dans le clivage du Massi, la province la plus occidentale du Fouta Djallon, et déjà s'aperçoivent les premiers gradins du massif de montagnes qui s'étendent sur toute cette région. Les premiers mouvements de terrain sont doux, allongés se terminant presque toujours par des descentes courtes et raides sur les marigots ; jusqu'au sommet de la montagne de Binte, pas un village, en revanche, les parcs à bœufs sont nombreux et de tous côtés retentissent les mugissements des troupeaux.

L'aspect de cette région est d'une monotonie désolante: les plateaux ferrugineux se succèdent avec une triste uniformité à peine coupée de distance en distance par la tache verte d'un petit bosquet aux abords d'une source ou d'une mare ou par la ligne d'arbres verdoyants qui au loin indique un marigot. Quelques parcs à bœufs sont occupés en tout temps, on les reconnaît à leurs cases en terre et aux champs de patates et de maniocs qui les environnent: quelques fois on y remarque un petit champ de Fonio et plus rarement un coin où les femmes Foulahs ont cultivé un peu de riz à part le bétail pas de ressources.

L'Ascension de la montagne de Binté est l'une des grosses difficultés que nous ayons rencontrées au cours de ce long voyage, il faut s'élever pendant 1.200 à 1.500 mètres le long d'une croupe dont le sommet a un relief de plus de 300 mètres. Un seul palier, au quart à peine de la montée permet de s'arrêter et de se reposer et par endroit, la pente atteint presque 1/1 ce qui rend l'ascension plus difficile ce sont les cailloux qui roulent sous les pieds et les larges pierres plates sur lesquelles on glisse. La première fois que je fis cette ascension avec huit mulets et trois ânes chargés il me fallut trois heures pour atteindre le sommet. A cause des efforts faits pour s'élever sur cette pente les chargements se dérangent à chaque instant et parfois tombaient, d'autres fois les mulets s'abattaient sur les pierres plates. L'un d'eux en reculant perdit l'équilibre et roula le long des pentes pendant plus de 60 mètres. Par un hasard extraordinaire il n'eût aucun mal et rechargé, peut continuer la route.

En revenant à Belkindé chercher le reste de nos bagages, j'appris qu'il existait un sentier permettant d'éviter cette montée. C'est une sente à peine tracée qui part du pied de la montagne et se maintient presque constamment entre 2 et 4 kilomètres, au sud de la route des caravanes qu'elle rejoint au groupe de villages de Kambako. Les Foulahs appellent ce sentier les portes du Fouta et l'interdisent aux caravanes sous peine de pillage, il me fut indiqué par un dioula avec qui je voyageais depuis deux jours. Il n'est suivi que par les Foulahs qui ont leur village de culture dans la grande vallée au Sud d'Oré Binté.

Au pied de la montagne de Baladi, la route devient impraticable pour les animaux, il faut faire un détour au sud pour arriver jusqu'à N'Diré. Ce sentier à peine tracé n'est suivi que par les troupeaux de bœufs. Au-delà de N'Diré, les marigots que coupe la route sont tous vaseux et difficiles à franchir ; avant de s'y engager, il faut faire souder les gués très attentivement. Pour les piétons, il existe surtout une passerelle faite d'une seule poutre de 0,50 m à 0,60 m de large. La passerelle du marigot de 15 mètres de longueur, ce marigot doit être franchi en partie à la nage par les animaux. A la missidé de Tierno Gando, la route descend du plateau à travers des rochers qui la rendent impraticable aux animaux, il suffirait cependant de déplacer ou casser deux ou trois roches pour ne plus être obligé de faire le détour par le Sud.

A Bomboli, la route atteint la ligne de partage des eaux se rendant d'une part à l'Atlantique par le Konkouré d'autre part au Sénégal par la Falémé. Du village de Bomboli, on entend distinctivement la cascade qui donne naissance à la rivière que les indigènes appellent Ouri et qui est une des sources de la Falémé. On descend dans cette vallée par une pente très raide qu'il serait possible d'améliorer en allongeant les lacets, on rencontre ensuite une série de cours d'eau très abondants qui ont presque tous pour origine une cascade et concourent à former la Falémé. Les gués sont généralement bons. Du reste jusqu'à Timbo on ne rencontre plus de passage difficile si ce n'est le gué profondément vaseux de Socaman. A Signaler aussi le grand plateau rocheux entre Bouria et le Hérico ; pas un arbre, pas un brin d'herbe rien qu'une roche noirâtre aux arêtes vives sur lesquelles on ne marche qu'avec précaution. Nos mulets avaient peine à avancer faisant à peine 2k.200 à l'heure et cela dure 1 ou 8 kit. Par endroits, les Foulahs ont rejeté les pierres sur les côtes faisant ainsi une voix de 5 à 6 m de largeur, ce travail n'a pas été achevé.

Le gué du Baffing au-delà de Timbo est un bon passage. La rivière en cet endroit à une centaine de mètres de largeur et 0,60 m de profondeur avec un courant d'une rapidité moyenne à quelques cents mètres en amont, on aperçoit une série de rapides. De là à Douhol-Fellah tous les gués sont vaseux et dangereux surtout si on prend la route de Varebaval. De Douhol-Fellah à la ligne de partage au-delà du petit village de Dousoukouya, la route est incomparablement meilleure que de l'autre côte de Timbo. Un sol dur, résistant et uni remplace l'éternelle roche ferrugineuse, nous nous apercevons surtout de cette amélioration à l'augmentation de notre vitesse de marche. Les chaînes de hauteurs d'où descendent les affluents de droite du Baffing sont très élevés. En suivant leurs derniers gradins la route présente souvent des pentes considérables, cela est surtout sensible à partir de Dimeré. Grâce à la nature du sol il sera toujours possible d'allonger les lacets de la route. Toute cette région de hautes vallées aux sinuosités infinies forment un fouillis au milieu duquel on ne se reconnaît qu'avec beaucoup d'attention. Moins grandiose que la haute vallée de la Falémé avec ses murailles de rochers d'où descendent de belles cascades, cette partie du Fouta est plus pittoresque avec ses ravins envahis par les lianes desquelles l'œil ne peut pénétrer avec ses croupes boisées jusqu'à mi-hauteur et comme écrasées par d'énormes masses de gomme sombre, laisse pousser à travers ses fissures une herbe courte et rare.

Le massif du Fouta cesse presque à la ligne de partage: la descente en plaine ne dure pas plus d'une heure et demie, par une pente assez raide coupée de trois ou quatre paliers. Dans ce long parcours de 220 kms, on traverse trois provinces de l'empire des Almamys, le Massi du Kamasoko à Bomboli ; la province de Timbo jusqu'à quelques kilomètres au delà de Douhol-Fellah et enfin le Fodé-Hadji.

Du Kamasoko au pied de la montagne du binti, pas de village mais de nombreux campements de bergers. Oré Binti est plutôt une villa de culture on y trouve quelques ressources en riz et en mil.

Au-delà: les villages se divisent en deux parties, les Missidés et les Kaundés. Les Missidés qui souvent n'ont pas d'autres noms sont des villages d'hommes libres: Roudés des villages de captifs. Dans les premiers on ne trouve absolument rien parce qu'en dehors du champ de manioc et de diabrés qui à chaque case il n'y a pas d'autre culture et puis parce que le Foulah, homme libre, fait salam pour assurer son bonheur dans la vie future et ne fait que cela. Sa nourriture se compose de patates diabrés, manioc et aux jours de fête d'un peu de riz ou plutôt de fonio. Tout cela lui vient de la campagne où il a quelques esclaves qui travaillent pour lui. Et cela est vrai du dernier des Foulahs comme des Gouverneurs de province et des Almamys. Il faut donc éviter de camper aux abords des grands centres et rechercher de préférence les petits groupes d'habitations où on trouvera en abondance des patates, un peu de fonio puis des fruits, bananes et oranges.

Entre N'Diré et Bomboli et dans la haute vallée de la Falémé, ils sont nombreux ces petits villages de culture, on les reconnaît de loin à la couleur vert pale de leur ceinture de bananiers, sur laquelle la teinte plus foncée des orangers.

Leur population n'est généralement pas considérable. Il y en a cependant tels que Goundoupi, Bindi, Bérékoro, Tifin, Dioulala qui comptent plusieurs centaines d'habitants.

Bamboli (600 h), Yambouria, (800 h) Fougoumba (1.200) la ville sainte et la capitale du Fouta avant l'avènement des sorias, Borédaka (800h.) Bouria (1500) dans un site charmant et dont les cases disparaissent entièrement dans la verdure des bananiers et des orangers, sont les grands centres de population de la province de Timbo. Dans les vallées avoisinantes et du reste partout où peut se trouver un peu de terre végétale, on aperçoit des petits groupes de cases: ce sont les campagnes des Foulahs. C'est là que les captifs cultivent quelques champs de riz ou de fonio et surtout des patates et du manioc que le maître fait apporter à sa demeure au fur et à mesure de ses besoins. Chez lui il a rarement des provisions pour plus de 8 jours. Les troupeaux sont bien moins nombreux dans cette région que sur les plateaux inférieurs, du reste ils ont déjà émigré en cette saison. Le sol est essentiellement aride, le gravier ferrugineux alternant avec de grands espaces où la roche est à fleur de terre. La végétation est rare sauf au fond des vallées où en ce moment l'herbe est encore verte.

Timbo, la capitale des Almamys ne s'est pas encore relevée d'avoir été pris et saccagée, il y a vingt ans par les Houbous. Toute la partie Ouest est encore en ruines et le reste ne renferme pas plus de 300 à 400 habitants. Il s'étend de l'Est à, l'Ouest sur un plateau aride et dénudé, dominé à quelques centaines de mètres, au sud par une longue chaîne de hauteurs. Chacun des Almamys y a son habitation particulière où il réside pendant ses deux ans de règne. L'habitation des Almamys Alphaïas ne se distingue en rien de celle des autres Foulah: Celle des Almamys Sorias a des allures de forteresse, l'enceinte est formée par des cases d'habitation à double pente. Le mur extérieur est continu. A l'intérieur se dresse une sorte de cavalier en terre élevé de 1m50 à 2 mètres au-dessus des autres habitations: c'est tout ce qu'on peut apercevoir de l'extérieur. Au dire des Foulahs ce cavalier abriterait des trésors des Sorias sur lesquels il m'a été du reste impossible d'obtenir un renseignement quelconque, Mahmadou Seidou les estime très considérables.

Douhol Fellah, résidence actuelle d'Almamy Ibrahima est un tout petit village de 150 habitants et encore quand l'Almamy Soria règne à Timbo cette population diminue telle de moitié par suite du départ des conseillers, des gardes et des marabouts. Au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la capitale du Fouta, l'aspect du sol change, les plateaux rocheux se font plus rares. Autour des villages les espaces cultivées deviennent plus considérables, on trouve des rizières et des champs de mil.

Missidé Fodé Adji a été ruiné plusieurs fois par les Houbous autour de la mosquée il ne reste plus que quelques cases.

Kori Kori, Cambaya, Koléla Hervées sont de grands villages où on pourrait trouver du riz et du mil en quantités assez considérables. Dans ces villages il n'y a guère que les chefs qui soient Foulahs, les Dialonkés, anciens habitants du pays forment la masse de la population. S'ils sont de moins fervents musulmans que leurs vainqueurs, ils travaillent en revanche beaucoup plus.

En résumé, la traversée du Fouta serait actuellement très pénible surtout pour des convois de voitures. Il ne faudrait pas s'y engager sans une forte équipe de travailleurs. Les marigots sont nombreux dans les berges desquels il faudra tailler des rampes à défaut de ponts ou bien des montées, il faudra doubler les attelages. Il faudra se résigner d'autre part à modifier la ration des indigènes et à les nourrir de patates et de maniocs, le riz et le fonio ne pourront leur être donnés qu'exceptionnellement. Les approvisionnements en viande seront toujours faciles. Il faudra renoncer par contre à trouver sur place du mil pour les animaux et cela aussi bien au Fouta qu'au pays Sousou, jusqu'au mois d'avril le fourrage est abondant et de bonne qualité surtout sur les hauts plateaux, le long des rivières.

Un convoi d'une centaine de voitures mettrait de 18 à 20 jours pour atteindre Timbo. Si la route était préparée à l'avance on pourrait réduire ce temps à 15 jours.

La ration de mil pourrait être réduite à 3 kilos. A cause de la valeur du fourrage bien supérieur à tout ce qu'on trouve au Soudan sans que les attelages aient à en souffrir. Les achats faits sur place élèveraient probablement cette ration à 3kg, 500 ou 4kg en certains endroits. Cela ferait un poids de 50 à 60 kg par animal, soit le chargement de 10 à 12 voitures.

Il est facile de se rendre compte que dans de pareilles conditions, les convois par animaux de bât sont impossibles.

Au-delà de Timbo, il sera possible de trouver les deux tonnes de mil nécessaires pour atteindre le Tankisso, à condition d'envoyer les acheteurs trois ou quatre jours à l'avance.

2EME PARTIE: DU FOUTA JALLON A SIGUIRI

Dès le début de la mission j'avais l'intention de rentrer à Siguiri par Dinguiray et Divi. La route entre Niger et Tankisso avait été suivie l'année dernière par le capitaine Oudéoud et il n'en existe pas le long de la vallée du Tankisso, il était donc intéressant de chercher une route plus au Nord.

A Fougoumba, la mission fut rejointe par le lieutenant Buat qui amenait une escorte de vingt tirailleurs et apportait des instructions nouvelles. Le Commandant supérieur nous ordonnait d'éviter le plus possible le Dinguiray et nous invitait à nous rapprocher de la vallée du Niger pour la descendre jusqu'à Siguiri. Depuis un an que nous avons atteint le Niger dans cette région, tous mes efforts tendent à détacher de Samory les populations de la rive gauche du Niger en passant au milieu d'elles, nous devons chercher à accentuer ce mouvement séparatiste, et encourager la résistance à main armée, sans toutefois promettre notre concours effectif, nous réservant seulement un rôle de médiateur entre elles et l'Almamy.

Mr. Buat avait avec lui une vingtaine de porteurs, cela simplifiait singulièrement la question de transport de nos bagages. Pas plus qu'auparavant nous n'aurions pu recruter de porteurs au Fouta, et auprès d'Almamy Ibrahima nous n'aurions pu en trouver un nombre suffisant pour nous accompagner jusqu'en territoire Malinké. D'un autre côté, nous ne pouvions guère compter sur nos mulets après trois jours de marche nous avons déjà perdu un mulet et deux ânes, qui n'avaient pu se rétablir à Douhol-Fellah, pendant le séjour que nous y fîmes. Il eut fallu réduire leur charge en sacrifiant une bonne partie de nos bagages et continuer la route à pied.

Dès que nous fûmes informés de l'acceptation des cadeaux à Timbo et à Socotoro, je fis savoir à Almamy Ibrahima que nous allions nous mettre en route pour Siguiri. En partant de Dubréka le 5 Décembre, nous n'avions emporté que 50 jours de vivres, à cause des retards éprouvés mais qu'il était impossible de prévoir ces 50 jours étaient écoulés et nous nous trouvions à peine en moitié chemin de Siguiri, Mr. Buat avait quitté Siguiri le 24 décembre avec 30 jours de vivres et se trouvait encore plus dépourvu que nous.

D'autre part une prolongation de séjour à Douhol Fellah n'avait abouti à aucun résultat, je n'avais pas les instructions suffisantes pour amener une solution aux difficultés présentes et je ne pouvais reprendre l'œuvre de la mission précédente.

Outre que c'eût été donné raison aux allégations des Foulahs, nous nous trouvions vis à vis d'eux dans des conditions trop défavorables.

Le 21 janvier, la mission quittait Douhol Fellah. Nous avons pour nous conduire jusqu'au Niger un dioula au service d'Almamy Ibrahima.

Pendant les deux premiers jours nous fûmes accompagnés par un chef Sofa qui nous mena à une propriété de son maître où on nous donna une grosse quantité de riz et un bœuf.

Pour me conformer plus strictement aux nouvelles instructions du Commandant Supérieur, j'aurais voulu atteindre le Niger vers Faranah au pays de Soulimania, Almamy Ibrahima me représenta que pour atteindre ce point, il fallait traverser le pays des Houbous toujours en lutte plus ou moins ouverte avec lui, il brigandage et la route n'était pas sûre. Du reste, il refusait de donner un guide pour suivre cet itinéraire ne pouvant garantir une sécurité absolue et ne voulait pas qu'on peut lui adresser la moindre reproche, s'il arrivait un accident. Il indiquait comme direction de marche vers le Niger, le Fodé Hadji et le Oulada. Nous évitions ainsi le Dinguiray, après avoir dépassé le Oulada, nous entrions sur le terrain de Samory.

DIVISIONS POLITIQUES DES ÉTATS DE LA RÉGION

Le Fouta s'étend à l'est jusqu'au Dinguiray et au Tonkisso dont la haute vallée lui appartient jusque vers Tanmania. Le Fodé Hadji est la province la plus orientale de l'empire des Almamys. Au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre de leur puissance la région Timbo Fougoumba, leur influence diminue. La race conquérante s'est tout à fait concentrée autour des résidences des grands chefs, abandonnant le reste du pays aux Diallonkés conquis, à qui ils donnent cependant des Foulahs comme gouverneurs de province et quelque fois même comme chef de village. De temps à autre les Almamys font acte d'autorité au loin et c'est généralement un prétexte religieux qui est invoqué.

Sous prétexte de réveiller le zèle religieux des villages éloignés, on leur envoie une troupe de guerriers qui font une razzia générale: troupeaux, riz, mil, tout est enlevé, on coupe quelques têtes et, une partie de la population est réduite en esclavage. Quelques fois les villages en sont quittes à meilleur compte, prévoyant l'orage, on entre, en accommodement et moyennant un certain nombre de bœufs et de captifs, la colère des Almamys est apaisée et tout rentre dans l'ordre.

Il est à remarquer que les Diallonkés sont absolument rebelles à l'islamisme, alors que chez les Sousous cette religion fait des progrès considérables, les Diallonkés s'en détachent de plus en plus, leur ferveur est en raison directe de la crainte que leur inspirent les Almamys et ils regrettent l'époque où leurs ancêtres étaient fétichistes. Cette tendance pourrait être utilisée pour les détacher du Fouta.

Le Fodé Hadji a beaucoup souffert de la révolte des Houbous et des guerres qui en ont été la conséquence. Par sa situation au Nord du Bailo et du pays auquel les révoltes ont donné leur nom, il a généralement servi de champ de bataille aux deux parties. La partie de cette province située dans le bassin du Niger est fort peuplée, les villages y sont distants de 15 à 20 km, et cependant les sont rares, ce qui semblerait indiquer que son aspect n'a pas sensiblement changé au moins depuis 50 ans.

Sur la rive droite du Tankisso on entre au pays de Oulada indiqué par les Almamys du Fouta. Tout en professant pour ces derniers une profonde vénération, les chefs de Oulada n'en exécutent pas moins les ordres d'Almamy Samory, qu'ils appellent Almamy Santo. A notre arrivée chez eux, ils exécutaient l'ordre donné par le chef Sopha qui commande à Nono-Oussou, de lui envoyer des guerriers pour l'aider à châtier les gens du Bulaya révolté contre Samory. Ceux de Kouroukoto quittaient leurs villages en même temps que nous Kankaia à Kébéia, ils étaient prêts. A Kankaia, comme je les engageai à ne pas prendre part à la guerre contre le Baluya, le chef me répondit qu'il n'était plus le maître de la situation, qu'il ne pouvait plus empêcher cette guerre. Je lui demandai alors si avant d'embrasser la cause d'Almamy Samory et de lui fournir des guerriers il avait demandé avis à son chef direct l'Almamy de Timbo. Sur sa réponse négative, je le priai de me dire auquel de ces deux Almamys il devait obéissance, lequel était le maître chez lui.

Cette question l'embarassa beaucoup lui et tous les gens du village qui l'accompagnait, elle produisit un véritablement mouvement de stupeur et après quelques moments d'hésitation, le chef finit par me dire qu'il ne pouvait y répondre. En réalité, ce pays est tout entier sous l'influence politique de Samory, ses chefs de guerre y sont obéis et les Almamys du Fouta n'y sont respectés que comme chefs religieux. Ils sont du reste trop loin pour appuyer efficacement leurs revendications.

Pendant ces guerres de conquête, Samory a confié aux Almamys du Oulada comme à ceux du Balya un grand nombre de jeunes captifs pour en faire d'abord de bons musulmans pour des Sofas.

Au Oulada, les intentions de Samory ont été scrupuleusement remplies: au Balaya, ces temps derniers on a massacré ou vendu les jeunes Talibés et c'est là un des principaux griefs des gens du Oulada contre leurs voisins. Ceux-ci à leur tour les accusent d'ingratitude, ils sont Diallonkés et étaient autrefois maîtres du Oulada, leurs pères ont cédé ce territoire aux ancêtres des habitants actuels, Malinkés chassés de leur pays.

Nous avons du reste été fort bien reçus au Oulada, c'est un pays riche où les villages sont nombreux, nous y avons trouvé en abondance du riz et du mil. A Kébéia, nous avons le choix entre deux routes, l'une allant droit au Sud nous conduisit en deux jours au Niger, l'autre se dirigeant vers l'Est à travers le Balaya et atteignant le Niger à Kouroussa, le quatrième jour de marche. En suivant la première nous avons à traverser une région dévastée et transformée en désert depuis de longues années. La 2ème route nous mettait en contact immédiat avec des populations en révolte ouverte contre Samory, nous devions la prendre de préférence.

Dans tous les villages du Balaya, nous trouvâmes une population aux abois et attendent chaque jour l'attaque des Sofas de Samory. "Sarraya les femmes, les enfants et les vieillards avaient déjà abandonné le village où ne restaient plus que 50 ou 60 guerriers forts peu résolus du reste à se défendre. Ils ne voyaient de salut qu'en nous et voulaient nous garder chez eux, persuadés que nous présents, les Sofas n'oseraient jamais venir les attaquer. Il fallut longtemps pour leur faire comprendre que nous ne pouvions rester chez eux, que du reste il nous était impossible de sauvegarder tous les villages à la fois, qu'il était préférable que nous arrivions à Sigiri le plus vite possible pour provoquer une intervention qui arrêterait assez à temps les guerriers de Samory et préviendrait un désastre général. Du reste ils étaient nombreux, bien armés, bien approvisionnés, leur tata en bon état, ils pouvaient se défendre victorieusement. Les guerriers du Baleya réunis pourraient même tenir la campagne et chasser les Sofas, cette entreprise devait tenter l'ambition et l'avenir de leurs jeunes chefs. Tout cela ne les rassurait pas, ils étaient absolument démoralisés, et à leur attitude, il était évident qu'ils n'essayeraient même pas de se défendre. Nous avons su plus tard qu'ils avaient abandonné leurs villages comme du reste

tous les gens du Balaya : quelques uns se réfugièrent à Nora où nous les vîmes à notre passage dans ce village, c'est par eux que nous apprîmes que personne n'avait même attendu d'être attaqué, notre départ était partout le signal d'abandon des villages.

Depuis la promulgation du nouveau traité par lequel Samory nous abandonne tous les territoires de la rive gauche du Niger, tous ont dit retourner chez eux. Au fur et à mesure que nous avançons dans le Baleya, les populations semblaient plus calmes, cependant partout on s'attendait à être attaqué, on réparait les tatas, les guerriers surveillaient les chemins, le danger était moins proche qu'à Sarraya. Dans la journée les Sofas avaient pris et brûlé deux villages au Sangaran, sur la rive droite du Niger à quelques heures de marche en amont de Kouroussa. Les premiers fuyards étaient arrivés à deux heures, dans la soirée arrivaient des blessés dont quelques-uns vinrent se faire soigner à notre campement le soir même et le lendemain matin.

Il était à remarquer que tous avaient été atteints en se sauvant du reste, pas un coup de sabre ni de lance. Tous ces événements faisaient présager aux habitants une attaque prochaine sur leur village où il n'y avait pas 15 jours on coupait la tête aux Sofas qui s'y risquaient. Le bruit commençait à se répandre que cette attaque aurait lieu le lendemain vers midi. Nous étions bien persuadés que les Sofas se garderaient bien de s'aventurer à portée de nos fusils à répétition. L'insistance des gens de Kouroussa pour nous garder chez eux aurait fini par nous impatienter et nous les rendait de moins en moins intéressants, nous n'avions jamais vu pareil étalage de couardise. Ils en vinrent jusqu'à nous dire que le commandant de Siguiri leur avait envoyé des messagers pour leur annoncer notre arrivée et leur dire que nous venions exprès du Fouta pour défendre leur pays. Il fut impossible de leur faire comprendre que ces messagers s'étaient trompés et qu'à Siguiri on n'avait pu leur dire pareille chose.

Tout fut mis en oeuvre pour nous retenir, cadeaux de riz, de mil de bœufs, jusqu'à des esclaves.

A bout d'arguments, ils déclarèrent qu'ils ne nous donneraient pas de guide et en effet le lendemain (9) le chef nous en refusa un et nous dûmes nous contenter d'un fuyard du Sangaran qui disait connaître le pays: en réalité c'était pour voyager sous notre escorte. Ce jour là, nous changeâmes trois ou quatre fois de guide. Derrière nous suivait une longue file de gens abandonnant leur village avec ce qu'ils pouvaient emporter, et cependant le tata de

Kouroussa était en parfait état, les 250 ou 300 guerriers qui y étaient enfermés auraient pu le défendre avec avantage.

Il est vrai de dire que dans tous ces villages Samory a encore bien des partisans qui peuvent à un moment donné introduire l'ennemi à l'intérieur.

A Oussaia village brûlé le jour de notre arrivée à Kouroussa, les Sofas étaient venus en amis appelés par les partisans de Samory: ils furent fort bien reçus et on leur donna du riz en abondance. Lorsqu'ils furent bien reçus, ils se répandirent dans le village et se mirent à piller et à massacrer sans épargner du reste ceux qui les avaient appelés. A Kouroussa, on craignait quelque chose de ce genre: et lorsque j'indiquai au chef du village que dans ce cas son premier devoir était de se débarrasser de ceux qui pouvaient le trahir en les expulsant, il ne parut pas comprendre. A tout ce que je pouvais lui dire, il ne répondait que par des supplications de rester près de son village.

Au campement du 9 février, au marigot Massi nous reçûmes la visite des chefs de Babyla et Sanankoro, villages de la rive droite du Niger. Eux aussi venaient nous demander de venir chez eux, se disant tout aussi menacés que ceux de la rive gauche et se réclamant de nous pour les débarrasser de Samory à qui ils ne voulaient plus obéir. Ils avaient si bien décidé qu'ils amèneraient chez eux, que le guide qu'ils nous avaient donné nous conduisit le lendemain vers le Niger et Babyla au lieu de nous mener à Balatakouta comme nous lui avions demandé. Ce n'est qu'après une demi-heure de marche qu'ayant des doutes sur la direction où il nous faisait marcher, nous finîmes par lui faire avouer que le chef de Babyla lui avait donné l'ordre de nous amener à son village. A part quelques villages où il y a encore des parents, il est certain que tous les habitants des deux rives du Niger sont hostiles à leur Almamy et réclament non seulement notre protection mais notre installation chez eux. Ils voudraient voir reculer jusqu'au-delà de Kankan la frontière des états de Samory. Malheureusement, ils sont incapables de se soustraire sans secours du dehors à la domination de l'Almamy et c'est pour cela qu'ils nous appellent chez eux. Ils construisent bien des tatas autour de leurs villages mais viennent une bande de Sofas, le courage les abandonne et ils s'enfuient à la hâte.

Tout le long du Niger au pays des Amana, du Kouloukalan nous eûmes à subir les mêmes demandes cela tournait à l'obsession. Enfin à Soukouran nous reçûmes une lettre du Commandant de Siguiri qui nous informait que par un nouveau traité, Samory nous abandonnait toute la rive gauche du Niger. Cette nouvelle provoqua une explosion de joie parmi les gens du village: ils expédièrent immédiatement ses courriers pour aller répandre au loin la bonne nouvelle. Ce traité connu quelques jours plutôt aurait empêcher l'évacuation des villages du Baleya et du Oumana. Tout porte à croire cependant qu'aucun village n'a été brûlé sur la rive gauche, ni par Oussou ni par les guerriers du Oulada.

Les Malinkés de la rive droite du Niger ne comprennent pas la distinction qui est faite dans le traité: ils ne veulent plus de Samory et ne voient pas pourquoi nous nous obstinons à ne pas les accepter comme nôtres. La solution qu'on leur indique à leur situation, quitter leurs villages de la rive droite pour venir s'installer de l'autre côté ne leur sourit pas beaucoup : à défaut de réponse catégorique, leur attitude indique suffisamment qu'ils ne se soucient pas de cette émigration, ils se sont mis dans la tête qu'ils devaient être sous la protection du Gouvernement Français. Ils ne veulent pas entendre que par l'emplacement de leur village, ils échappent à ce protectorat. Il est certain que bien peu bougeront à émigrer tant qu'ils ne seront pas menacés d'être pillés et brûlés.

II. ÉTUDE DE LA ROUTE DEPUIS LE VERSANT ORIENTAL U MASSIF AU FOUTA JUSQU'À SIGUIRI

1) - De La Ligne de Partage au Tankisso (55 km)

A partir de la ligne de partage du rang de Bafing et du Niger, la route après une descente d'une heure et demie, en plaine. Le sentier doit être élargi, débarrassé des rocheux, et des roches qui l'encombrent par endroits: il faudra surtout allonger les lacets. Jusqu'au Tankisso, il n'y a plus d'obstacles que les passages des marigots, les Pays gués du Konga présentent de sérieuses difficultés à cause de l'élévation de leurs berges.

Sur cette longue route, on ne trouve que deux villages, Bougra et Bissiguierima, le premier peut enfermer de 500 à 600 habitants, le second 300 à 400. On y trouverait du riz et du mil en abondance, à en juger par l'étendue des cultures aux abords des deux villages.

2) - Du Tankisso au Niger (126 km)

Le Tankisso à cet endroit est un modeste cours d'eau de 10 à 12 m de largeur avec une profondeur de 1m. En hivernage, sa largeur dépasse 80m et sa profondeur 6 à 7 m. Le courant est rapide. Les indigènes affirment que pas un rapide n'encombre le cours de cette rivière et qu'on peut la descendre en pirogue jusqu'au Niger. Si le fait était vrai, ce cours d'eau serait la meilleure route du Fouta au Niger pour tout ce qui est vivres et matériel. La route de terre s'arrêterait à l'endroit où nous avons atteint le Tankisso ou même plus en amont. La richesse des contrées au sud de la rivière permettrait de faire à la tête de ligne d'importants approvisionnements en troupeaux, riz et mil.

Tracée à travers une immense plaine à peine ondulée jusqu'à Kamati Nadia, la route ne présente d'obstacles sérieux que les trois gués du Banian, le troisième en aval de Sarraya. Le premier a une profondeur de 1m et des berges escarpées, les deux aussi profonds et avec des abords aussi difficiles que le premier sont beaucoup plus larges et encombrés de grands arbres à travers les racines desquels il faut chercher un passage.

A partir de Kamati Nadia, le sol devient plus accidenté sans cependant présenter de difficultés sérieuses, les nombreux gués à franchir ne sont pas des obstacles réels.

Au Oulada, les grands villages de Kamoukito, Kantoua, Kébéïa dont la population atteint près d'un millier d'habitants sont riches et abondant en troupeaux, riz et mil.

Au Baleya, tous les villages ont déjà été pris et ruinés par Samory, il y a une dizaine d'années, ils ne se sont qu'en partie relevés de ce désastre: les nouveaux villages n'occupent qu'un coin de l'ancienne enceinte et tout autour s'étendent les preuves du passage de l'Almamy. Un seul de ces villages semble avoir moins souffert que les autres, ou du moins il ne s'est relevé plus vite, c'est Sanguiano, au milieu d'une belle plaine bien découverte. Sa population peut s'élever à 600 habitants elle passe pour être dévouée à Samory, les fugitifs du Baleya l'accusent d'avoir appelé les sophas dans le pays. A notre passage nous en avons reçu des protestations de dévouement, les gens étaient accourus en grand nombre pour nous saluer.

Moussaya est le dernier village du Baleya dans cette direction, il est presque aussi important que Sanguiana.

Comme le Oulada, le Baleya est riche en troupeaux, riz et mil, c'eût été grand dommage de le voir ravage encore urge fors par les bandes de pillards de Samory.

3 - DE KOUROUSSA A SIGUIRI (170 km)

A Kouroussa, la route de Siguiri passe sur la rive droite et suit cette rive jusqu'à Toumana où elle revient sur la rive gauche, elle a traversé les grands villages de Tangoséla, Sanankoro, Babylla. Le chemin que nous avons suivi n'est qu'un sentier souvent à peine tracé faisant communiquer entre eux les nombreux villages de culture établis du côté du fleuve. Sauf le gué du Massi, profond et vaseux ce chemin de la rive gauche ne présente pas de grandes difficultés et peut être très bien utilisé.

Jusqu'à Bafélé, on longe la rive gauche avec un seul obstacle, le marigot Kindo qu'il faut passer en pirogue, la berge de la rive gauche est à pic. Le passage du Niger à Bafélé se fait partie à gué, bras de la rive gauche, partie en pirogue, bras de la rive droite. De Bafélé à Konoma on rencontre le Mylo, belle rivière de 250m de largeur qu'il faut franchir en pirogue. De Konoma on peut aller à Siguiri en continuant à descendre la rive droite. De Diélila à Siguiri on, rencontre plus comme obstacle que le Tankisso qui a près de 400m de largeur au point où on ne le traverse en pirogue.

A Kouroussa, le Niger n'a plus de 350m de largeur, sa vallée est encore étroite, les hauteurs descendent jusqu'aux berges, en forme de glacis. A mesure que la vallée s'étend le lit du fleuve s'élargit en proportion et s'encombre de bancs de sable. Vu des crêtes qui par endroits surplombent presque son cours, le grand fleuve ressemble à une longue bande de sable mouchetée de flaques d'eau. Dans aucun des points de son cours sauf peut être à Siguiri, et encore pas toutes les années on ne peut le passer entièrement à gué. Il existe partout un chenal profond à courant violent qu'on ne peut franchir qu'en pirogue. A quelques centaines de mètres en aval de Kouroussa, existe un rapide qui découvre aux basses eaux, il laisse un chenal sur la rive gauche.

Ce rapide ne doit pas être sensible aux hautes eaux. Tout le reste du cours du Niger jusqu'à Siguiri peut être parcouru même aux plus basses eaux soit par des pirogues soit même par de grands chalands: le chenal n'a nulle part moins de 1m de profondeur.

Les deux rives du grand fleuve sont bordées de nombreux villages dont quelques-uns, comme Kouroussa, Balato Kouta Doug ocra renfermer près d'un millier d'habitants. Tous ces villages sont riches. Ceux de la rive gauche annexes par le dernier traité sont au comble de leurs vœux, ceux de la rive droite se croient sacrifiés. Il est à craindre qu'ils n'aient bientôt à souffrir de ressentiment de Samor qui n'est pas homme à leur pardonner leur conduite pendant sa guerre contre Tiéba.

CONCLUSION

Le 18 février la mission arrivait à Siguiry soixante seize jours après son départ de Dubréka, ayant marché 40 jours et fait plus de 700 kms.

Envoyée spécialement pour porter aux Almamys du Fouta Djallon la ratification du traité conclu avec eux l'année dernière et étudier le tracé d'une route à travers ce pays permettant de relier nos possessions des rivières du sud avec nos établissements du haut Niger, elle y trouvait une situation tout à fait imprévue qui remettait en cause ce qui s'était fait. Jusqu'alors et ajournait tout au moins le projet de relations, directes entre les deux fractions de notre colonie Sénégalienne.

Sans rien préjuger de la solution qui sera donnée aux difficultés survenues entre les deux pays, je crois devoir insister sur la nécessité de ne pas perdre de temps. Si notre intérêt actuel, si l'avenir de notre établissement au Soudan exigent que nous ayons libre accès au Fouta, il faut agir vite. Plus nous attendions, plus les difficultés seront considérables, et peut être finirons-nous par trouver le pavillon anglais couvrant le territoire des Almamys et nous interdisant désormais toute marche en avant. Que les Almamys dénoncent simplement le traité qui les lie avec nous pour en signer un autre avec les anglais et la route des rivières du sud peut nous être à jamais fermée. Nous avons trop fait pour l'obtenir pour qu'il nous soit permis d'y renoncer maintenant.

Siguiry 16 Mars 1889

Signé : Briquelot

Pour copie conforme

Le Chef du Secrétariat du Gouvernement

Dakar, le 17 Octobre 1888

L'Administrateur du cercle de Dakar
Monsieur le Gouverneur du Sénégal et
dépendances Saint Louis

Monsieur le Gouverneur,

Pour faire suite à ma dépêche en date d'hier, relative à la distance qui sépare Dubréka de Timbo renseignement demandé par M. le Commandant du Soudan français, Archinaud, j'ai l'honneur de vous envoyer le tableau complet des routes de caravanes venant du Fouta-Djallon sur les rivières Pongo, Bramayah Dubréka et Soumbouyah. Je me plais à penser que cette pièce pourra lui être de quelque utilité.

Je suis, avec le plus
profond respect,
Monsieur le Gouverneur,

Votre très obéissant serviteur

AUBRY LECOMTE

CABINET

DU

Saint Louis le Novembre 1888

DIRECTEUR

Le Capitaine Briquelot à Monsieur
le Commandant Supérieur du Soudan
Français

Mon Commandant,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que j'ai trouvé à mon arrivée à St. Louis les instructions par lesquelles vous me chargez de concert avec le Capitaine Aymerich et le docteur Crozat, de rechercher une route offrant des facilités de transport entre la passe de Dubréka et la vallée du Niger vers Siguiri. J'ai trouvé auprès de Mr de Buckman toutes les facilités de renseignements désirables et je compte bien mettre à profit tout le temps de séjour forcé que je vais faire à St. Louis pour en recueillir la plus grande somme. Les cadeaux que je dois remettre aux Almamys à mon passage à Timbo ne sont pas encore arrivés, M. le Gouverneur en a demandé, par câble gramme, l'envoi par le courrier du 5 Novembre et j'espère pouvoir partir dès le lendemain de leur réception, pour cela je me rendrai à Dakar 4 ou 5 jours avant l'arrivée du courrier.

Au cours de vos instructions, il est question d'animaux laissés à Benty par la mission Plat. L'Administrateur a fait connaître à M. le Chef du service administratif qu'il restait en effet 1 mulet et 6 ânes provenant de cette mission mais hors d'état de servir. Si à mon arrivée à Dubréka je devais attendre les porteurs des Almamys, j'en profiterais pour aller jusqu'à Benty et en ramener ce qui pouvait être utilisé.

Si cette ressource me faisait défaut, je compte pouvoir trouver sur place des porteurs, grâce à la tranquillité dont jouit actuellement la région à Timbo et dans le Dinguiray, j'utiliserai dans le même but les relations d'amitié que nous avons avec les chefs de ces deux pays.

Pour toutes les autres questions intéressant la mission je me suis mis en relation avec M. le chef du Service Administratif et M. le Directeur d'Artillerie, tout est réglé en ce moment. M. le Gouverneur a bien voulu me faire retarder le départ de la Mésange pour le sud jusqu'à l'arrivée des caisses de cadeaux. Tout est donc prêt pour le départ dès ce moment, et au cours du voyage mes camarades et moi feront tous nos efforts pour remplir aussi complètement que possible la mission que vous nous avez confiée. Je vous ferai connaître notre départ de Dakar, et de Dubréka en vous rendant compte des conditions dans lesquelles la mission a été définitivement organisée.

J'ai apporté de France une boussole, M. Aymerich en a une également, j'ai confié à M. Quiquandon celle que vous avez laissée pour moi.

Toutes les recherches que j'ai faites au sujet de votre tente sont demeurées infructueuses, ce n'est ni M. Korper ni moi ni aucun des officiers venus avec moi qui avons fait l'échange dont il est question dans votre note; et comme personne n'a réclamé la tente que vous avez laissée chez M. le Directeur d'Artillerie, j'ai cru devoir vous l'envoyer par l'intermédiaire de M. Quiquandon, M. Aymerich et moi avons également confié à M. Quiquandon une partie de nos bagages, M. Crozat a confié les siens au docteur Fras. J'ai l'honneur d'être.

Mon Commandant

Votre tout dévoué subordonné,

16 Novembre 1888

TELEGRAMME

ADMINISTRATEUR CERCLE

DAKAR A AFFAIRES POLITIQUES

ST. LOUIS

TROUPE DEBARQUEE A DUBREKA MEME METTRA ENVIRON TREIZE JOURS POUR GAGNER TIMBO PAR ROUTE DIRECTE PARTANT DE CORRERA (HAUT DUBREKA) BAKOGNY, LABAYAH, BÂRIGN, SOUKOULY ET VILLAGES N'DIRE, BOMBOLI, FOUGOUMBA, CARAVANES CHARGÉES FONT CETTE ROUTE EN 9 JOURS -- RAVITAILLEMENT FACILE EN RIZ, BESTIAUX ET MANIOCS. EAU EN ABONDANCE, NOMBREUX COURS D'EAUX A TRAVERSER, NECESSAIRE EMPORTER QUELQUES OUTILS POUR JETER PASSERELLES SUR QUELQUES-UNS.

Pour Copie Conforme

LE DIRECTEUR DES AFFAIRES POLITIQUES

Dubrêka, le 4 Novembre 1888

Le Capitaine Briquelot, de l'infanterie de marine,
à M. le Chef d'escadron d'artillerie de marine,
Commandant Supérieur au Soudan Français

Mon Commandant,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que la mission du Fantah partira de Dubrêka le 5 Décembre. Depuis notre arrivée ici, le 24 Novembre et le travail de réfection des caisses termine, il nous a fallu nous occuper de recruter des porteurs. Les gens que les Almamys de Timbo devaient envoyer pour prendre leurs cadeaux ne sont point encore arrivés, et j'ai appris seulement il y a cinq jours qu'ils venaient de recevoir la lettre de M. le directeur des affaires politiques relative à cette question de porteurs, et qu'ils se disposaient à les envoyer. D'autre part, le séjour de la mission à Dubrêka ne pouvait se prolonger jusqu'à l'arrivée de ces porteurs. Après bien des palabres et des démarches, j'ai fini par réunir les 60 porteurs nécessaires pour enlever tous les bagages de la mission. Si j'ai trouvé beaucoup de force d'inertie, pour ne pas dire plus, chez les indigènes, en revanche je n'ai qu'à me louer du concours des commerçants Européens établis dans la rivière, ils m'ont procuré eux-mêmes et dès le premier jour, plus du tiers des porteurs qui m'étaient nécessaires. Si le séjour à Dubrêka a été aussi long, la cause en est à la lenteur apportée par les chefs indigènes à satisfaire aux demandes qui leur ont été faites.

Des animaux laissés par les missions de l'année dernière, j'ai trouvé à Conakry, un mulet et un âne, à Dubrêka un âne. J'en ai acheté un autre à Dubreka. Au départ, la mission emmène huit mulets dont 4 de selle, trois ânes et 61 porteurs. Je compte croiser sur le chemin les gens envoyés par les Almamys. De toute façon, nos porteurs ne nous suivront que jusqu'à la frontière du pays Soussou et du Fantah.

La route que nous suivons et qui est celle la plus fréquentée par les caravanes, est à peu près exactement tracée par le pointillé du cours du Konkouré de la carte Monteil: le cours de cette rivière devant être reporté à peu près de deux jours de marche plus au nord. La rivière de Dubréka se termine à Corréra à 10 km dans l'Est de Dubréka par un escarpement rocheux qui fait de cette rivière une crique étroite et profonde d'une vingtaine de KM. La route que nous suivons jusqu'au territoire Peul coupe la tête des vallées secondaires qui descendent d'une part au Nord vers le Konkouré, d'autre part au Sud vers le faisceau de rivières qui ont leurs embouchures vers Benty. Je compte mettre de 15 à 20 jours pour me rendre à Timbo, à cause des retards provenant de la longueur du convoi.

L'adjudant Moussa Mougoumba à eu, ici, plusieurs accès de fièvre qui l'ont affaibli au point que sur l'avis du docteur Crozat, je me vois dans l'obligation de le laisser à Dubréka. Je lui remets un ordre de route lui enjoignant de se rendre par la plus prochaine occasion à St. Louis, à la disposition de M. le Commandant supérieur des troupes, à qui je rends compte de cette mesure. Je n'ai du reste pas à me louer des services de ce sous officier pendant son séjour à la mission. Pas de ressort, pas d'énergie, peu de bonne volonté, il pouvait à peine servir d'intermédiaire vis-à-vis des indigènes dont il ne savait pas toujours se faire servir.

Le Capitaine Aymerich, le docteur Crozat et moi sommes en excellente santé, tout heureux de voir finir le séjour forcé de Dubréka, et nous avons l'espoir de mener notre mission à la plus grande satisfaction des desiderata exprimés dans vos instructions.

J'ai l'honneur d'être,

Mon Commandant,

Votre tout dévoué subordonné

Dakar le 17 Novembre 1888

Le Capitaine Briquelot à

M. le Commandant Supérieur du Soudan
Français

Mon Commandant,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que la mission partira le 18 Novembre pour Dubréka à bord de l'avisos "la Mésange".

J'ai trouvé à Dakar six mulets appartenant au service du Soudan au lieu de trois, indiqués dans vos instructions. Ces mulets ont été emmenés ici par l'avisos « l'Ardent » qui a rapatrié la compagnie Audéoud. Des six, un est incomplètement rétabli. J'en emmène un septième donné par la compagnie auxiliaire au service du Soudan, en échange d'un mulet que le service du Soudan passera à la compagnie auxiliaire à Kayes. Cet arrangement avait été pris alors que je ne connaissais la présence à Dakar que de trois mulets: il a été maintenu après. Ce sera toujours un mulet de plus pour le Soudan.

Il ne m'a pas été possible de savoir exactement ce qui reste à Benty d'animaux appartenant au Soudan. Le Commandant du cercle de Benty a signalé seulement l'existence d'un mulet et six ânes en mauvais état. D'autre part M. le Commandant supérieur des troupes croit pouvoir affirmer qu'il en existe d'autres. Il a du reste donné des ordres pour faire réunir à Konakry tous les animaux laissés dans les postes du Sud par M. Audéoud et M. Plat. Je pourrai les prendre avant de me rendre à Dubréka.

J'ai pris au magasin de Dakar les vivres et les outils dont j'avais besoin, j'aurais trouvé difficilement à m'approvisionner à Dubréka, j'emporte en outre une somme de 3.000 francs touchée à Dakar.

Les cadeaux destinés aux Almamys de Timbo sont arrivés par le courrier du 13 Novembre, mais emballés dans des conditions qui n'en permettent pas le transport. Il y a des colis qui pèsent jusqu'à 130 kilos. Jusqu'à ce jour le charpentier attaché à la mission et celui du magasin général mis gracieusement à ma disposition, ont été employés à refaire ces caisses. Le travail sera continué à bord et achevé à Dubréka. Il y a là un peu plus d'une tonne à

transporter en 35 ou 40 caisses, et il a été demandé aux Almamys vingt porteurs seulement. Dès mon arrivée à Dubréka, je vais leur envoyer un courrier pour les prévenir de ma prochaine arrivée et les prier d'envoyer des hommes à ma rencontre. Je pourrai peut être ainsi faire l'économie de quelques journées de porteurs. Je ne séjournerai du reste à Dubréka que le temps strictement nécessaire pour terminer la confection des caisses de cadeaux et recruter des porteurs.

Pendant mon séjour à Saint Louis, j'ai trouvé auprès de M. le Gouverneur par intérim de M. le Chef du service administratif et de M. le directeur d'artillerie toutes les facilités désirables pour l'organisation de la mission.

M. de Beckmann a mis à ma disposition tous les documents pouvant me fournir des renseignements utiles, M. Aubry Lecomte, ancien administrateur de Dubréka a bien voulu me communiquer le rapport qu'il a établi à la suite de son voyage du mois de Mars dernier. J'y ai trouvé des données qui me seront, je crois, grandement utiles.

M. le Commandant supérieur des troupes mettrait des tirailleurs à ma disposition au cas où j'en reconnaîtrais l'utilité pour un service d'escorte. La présence d'hommes armés dans la mission viendrait à l'encontre de l'esprit de vos instructions, et les risques à courir me semblent trop peu démontrés pour que je croie pouvoir accepter.

Dès lors, la question transport des bagages est la seule à résoudre, et j'espère bien qu'elle n'entravera en rien l'exécution du programme que vous m'avez assigné: indiquer une route de transport de Dubréka à Siguiri.

J ai l'honneur d être,

Mon Commandant

Votre tout dévoué subordonné

MISSION DU FOUTA DJALLON

Le Capitaine d'Infanterie de Marine Briquelot à
Monsieur le Chef d'Escadron d'Artillerie de Marine
Archinard Commandant Supérieur du Soudan Français

Mon Commandant,

Je n'ai pas cru devoir vous faire connaître par un télégramme en clair, l'impression que je rapporte de ma mission au Fouta.

J'espérais que le courrier que je vous ai adressé de Douhol-Fellah vous serait parvenu à peu près à la date de mon arrivée à Siguiri, et que déjà à ce moment, vous seriez renseigné. Ce courrier a été confié aux deux indigènes qui ont quitté Kayes le 15 Décembre avec une lettre pour les Almamys. Ils ont dû quitter Douhol-Fellah quelques jours seulement après moi.

L'accueil qu'on nous a fait au Fouta a été plus que froid, d'une froideur bien près de la malveillance. Non seulement les porteurs demandés aux Almamys par le Gouverneur n'ont pas été envoyés mais qu'elles ont été les offres faites aux chefs Foulahs, et il a été impossible d'en rien obtenir. A l'arrivée à Fougoumba pendant que je retournais en arrière chercher le reste des bagages, j'avais envoyé M. Aymerich à Timbo et à Douhol-Fellah pour inviter les Almamys à venir chercher leurs cadeaux, puisque c'était là qu'avait été signé l'année dernière le traité qui les leur accordait, cette fois chacun envoya un homme de confiance à qui la remise fut faite.

A Timbo, chez Almamy Mamadou, Almamy régnant actuellement, il me fut impossible de savoir les raisons de l'accueil qui nous avait été fait. Je n'ai pu obtenir là que des réponses vagues et quand je devenais trop pressant on me disait que je saurais tout à Douhol-Fellah chez Almamy Ibrahimia puisque c'était lui qui s'était toujours occupé des relations avec les Français, Almamy Mamadou avec tout son entourage, est du reste grand partisan de l'alliance anglaise et dissimule à peine ses préférences.

A Douhol-Fellah, j'eus enfin la clef de tout ce mystère. Le but réel de la mission était de rechercher une bonne route qui nous permit d'aller de Dubréka à Siguiri par le Fouta. Je ne m'étais pas fait faute de l'annoncer au cours du voyage et de dire que c'était la conséquence du traité que nous avons signé l'année dernière avec le Fouta. C'est sur ce point que nous ne devons pas être d'accord. Almamy Ibrahima commença par se plaindre des termes dont se serait servi Mr. Plat l'année dernière pour annoncer qu'il avait mission de réviser le traité Bayol.

La France, aurait dit M. Plat, c'était honteux de ce traité, qui l'avait faite la risée de toutes les nations Européennes, il fallait l'annuler et en refaire un autre sur des bases nouvelles. Son orgueil de noir était froissé de ce qu'on qualifie ainsi un acte qu'il avait signé, lui et les plus hauts personnages de France. Calmé sur ce point, il restait les modifications proposées par M. Plat. C'était d'abord la suppression de la rente, puis la concession du droit de passage à travers le Fouta. Ibrahima reconnaît que ces deux questions ont été longuement discutées mais sans qu'il ait été possible de s'entendre et il affirme n'avoir jamais rien signé réglant ces deux points.

Aujourd'hui il accepterait la suppression de la rente sans trop de regrets, il a assez d'or et d'argent au Fouta, dit-il. Quant à la question de liberté de passage, il ne veut pas en entendre parler et jure n'avoir jamais accordé pareille concession.

Dans tout cela, il ne voit qu'un acheminement de notre part à la conquête du Fouta, il n'était même pas éloigné de croire que nous n'étions que l'avant-garde de l'armée d'invasion. Ce sont ces craintes qui l'ont empêché de nous envoyer des porteurs et de donner des ordres pour qu'il nous en soit fourni le long de la route: c'est encore pour cela qu'il n'avait pas encore touché aux cadeaux que nous avons apportés. Et en effet ses cadeaux étaient toujours dans une case de l'un de ses conseillers et j'avais pu voir également à Timbo que personne n'y avait touché. Il fallut du temps et bien des paroles pour lui faire comprendre que nous n'avions jamais eu la pensée de faire la conquête du Fouta, que ce serait trop dispendieux pour nous et par conséquent contraire à nos intérêts, que du reste nous n'avions jamais donné lieu par notre conduite à un semblable accusation de fourberie. Il s'était rendu à toutes ces raisons et avait promis de faire prendre les cadeaux lorsque l'arrivée d'un messenger de Timbo vint remettre tout en cause.

A Sierra Leone, on avait su par les vapeurs faisant le service de Freetown à Dubréka et au Rio Pongo notre voyage et son but probable: c'était une trop belle occasion d'entraver notre action au Fouta et les Anglais n'ayant pas accès dans ce pays, on y envoya un indigène intelligent. Ce messenger dut arriver un ou deux jours seulement après nous à Timbo où il savait certainement à qui parler car à Sierra Leone, on n'ignore pas la diversité de tendances des deux chefs du pays. Il représenta que nous préparions tout pour la conquête du Fouta, cita des exemples pour démontrer que nous procédions toujours de la sorte faisant bien reconnaître le pays par nos officiers pour que tous les obstacles soient bien prévus. Il ajoutait que les cadeaux que nous apportions devaient endormir la vigilance des chefs et étaient en quelque sorte la rançon du pays, comme pouvait le faire croire leur importance et leur richesse. Il fut aussitôt décidé à Timbo qu'on n'accepterait pas les cadeaux et qu'on se séparerait d'Ibrahima si lui s'obstinait à les recevoir. Cette décision fut portée immédiatement à Douhol Fellah, l'envoyé anglais accompagnait les messagers pendant deux jours. Ibrahima discuta avec eux et à la fin il envoya à Timbo et à Sokotoro chez son successeur éventuel, Alpha Mamadou Paté, l'ordre de faire poser les cadeaux à Douhol Fellah journées, pour nous être rendus. Pendant ces deux journées, nous avons été tenus rigoureusement à l'écart et on ne nous donna audience que pour nous faire connaître ces nouveaux griefs et la décision qui en était la conséquence. L'entrevue fut longue et laborieuse, et comme il importait de faire rapporter immédiatement les derniers ordres, je tâchai de faire savoir ce qui avaient de malveillant les insinuations de l'anglais. Je crois que le fait d'être venu au Fouta sans escorte influait beaucoup dans l'esprit d'Ibrahima, enfin, à onze heures du soir, en le quittant, j'emportais la promesse qu'il ne croyait plus d'une agression contre son pays: il acceptait les cadeaux comme un gage d'amitié entre les deux pays et non pour le récompenser d'avoir accordé une route à travers son pays. Il envoya aussitôt à la recherche des courriers de Timbo et Sokotoro pour changer leurs ordres et dire qu'il fallait accepter les cadeaux. Il nous garda à Douhol Fellah jusqu'à ce qu'il ait su qu'on avait accepté sa décision. Tels sont en résumé les incidents de notre séjour chez les Almamys. Ils sont exposés plus en détail dans la lettre que je vous ai envoyée de Douhol Fellah, je les relaterai également dans mon rapport d'ensemble.

Tels qu'ils sont exposés ici, ils pourront vous donner une idée de notre nouvelle situation au Fouta.

Quant aux cadeaux que j'étais chargé de remettre les Almamys en ignoraient absolument l'importance et la nature, ils n'ont exprimé ni surprise ni satisfaction et n'ont formulé aucune réclamation je crois donc inutile de leur envoyer ceux arrivés récemment à Kayes. Almamy Ibrahima m'avait promis d'envoyer chercher chevaux et mulets à Kayes. Les gens devaient partir vers le 1er Février. Je ne serais pas étonné qu'à Timbo on n'ait encore apporté des empêchements à cet envoi, ou qu'il n'ait pas été possible de s'entendre sur la qualité du personnage à charger de cette mission. J'avais demandé aussi pour m'accompagner, un homme possédant la confiance des Almamys discuter avec nous les intérêts des deux pays, je n'ai pu l'obtenir.

Il est hors de doute que depuis l'année dernière l'influence française a perdu du terrain au Fouta, et cela précisément à cause de cette demande de passage pour nos convois et nos troupes. A aucun prix on ne veut en entendre parler. D'abord les Foulahs y voient une cause permanente de conflits provenant des discussions entre nos gens et ceux du pays. Et puis le fanatisme musulman y voit une cause de décadence religieuse. Au contact de nos gens sans religion pour la plupart ou musulmans sans ferveur, les jeunes Foulahs contracteront des habitudes incompatibles avec les pratiques du Coran et deviendront un objet de honte pour leurs pères. C'est là peut être la raison dont il sera le plus difficile de triompher.

Conformément à vos nouvelles instructions, la mission est rentrée par la vallée du Niger qui a atteint à Kouroussa. Elle a traversé au sortir du Fouta le Oulada, le Baleya, le Oussana, le Diourma. Au Oulada on s'apprêtait à aller faire la guerre aux gens du Baleya suivant les ordres qu'on avait reçu de Samory, les chefs du pays disaient n'être plus maîtres de la situation. Au Baleya, au Amouna, les gens voulaient absolument nous garder pour les aider à défendre leurs villages. J'ignorais alors le nouveau traité avec Samory, je n'ai pu que les engager à résister de leur mieux: mais leur confiance en eux-mêmes n'était pas grande et ils abandonnaient leurs villages derrière nous. A Kouroussa, nous avons vu quelques blessés et bon nombre de guerriers venus du Sangaray après l'incendie de leurs villages. On nous a cité 7 ou 8 villages qui ont été détruits.

Depuis le nouveau traité, la tranquillité est un peu revenue. Je crois qu'Oussou le chef sophha de Nono a du repasser sur la rive droite. Ce serait grandement dommage que cette région fût encore dévastée. C'est une des plus riches que j'ai encore vu au Soudan, y compris le Fouta. Elle est bien peuplée, et les gens nous sont dévoués.

J'ai l'honneur d'être,

Mon Commandant,

Votre tout dévoué subordonné

Signé: Briquelot